

Denis Guénoun

LE RÈGNE BLANC

© D.G. 1975 – Révision 2014

Le Règne blanc est une adaptation de l'Edouard II de Marlowe, écrite en 1974 et représentée au printemps 1975 au Théâtre de la Cité internationale (Paris) dans une production du Théâtre National de Chaillot, puis à Toulouse, à l'invitation du Grenier¹. La réalisation était signée par Robert Gironès (1942-2000), jeune metteur en scène très talentueux, qui venait de s'affirmer par des spectacles salués. Dans la distribution, paraissaient Michel Hermon (Edouard), Nicole Garcia (Isabelle), Patrick Le Mauff (Gaveston), Yann Le Bonniec (Mortimer), Bernard Bloch (Lancastre, Gurney), Jean-Pierre Engelbach (Kent), Christian Drillaud (Spencer), plusieurs d'autres – et moi-même, qui jouais un petit rôle².

La création fut un échec mémorable. « Denis Guénoun, à l'évidence, se prend pour Shakespeare », écrivit un critique. « Il en a la surabondance. Là s'arrête la comparaison »³. Le soir de la première, la salle se vida en cours de route, du plateau on entendait les portes qui ne cessaient de claquer. A vrai dire, après une période d'enthousiasme initial, la préparation du spectacle s'était terminée dans l'improvisation et le désordre, affectée par de nombreuses péripéties⁴. Pourtant, aujourd'hui, il

¹ Le Grenier de Toulouse, Centre dramatique national, était dirigé par Maurice Sarrazin. Le spectacle était proposé par le Théâtre de la Reprise, compagnie animée par Gironès. Les représentations parisiennes eurent lieu à partir du 12 mars 1975 (jusqu'au 12 avril), puis à Toulouse du 15 au 27 avril.

² Denys Barberousse (Leicester), Alain Couvreur (Matrevis), Antonia Dauphin (la Nièce), Serge Erich (Canterbury), Norbert Ethévenot (Lightborn), Marc Fayolle (Coventry, Thomas Spencer), Olivier Granier (Pembroke, Charles IV), Louis Julien (Edouard III), Michel Khleifi (un soldat), Bernard Mathieu (Warwick, Hainault), Guy Naigeon (Mortimer l'Ancien, l'Abbé de Neath). J'apparaisais dans Baldock, le rôle ayant été presque totalement coupé par rapport à ce qu'on va lire. La musique était de Jean-Marie Sénia.

³ Pierre Marcabru, dans *France-soir* du 18 mars 1975.

⁴ Pour mémoire, quelques raisons de ce naufrage. Le théâtre de Chaillot étant en travaux, André-Louis Périnetti, directeur, avait choisi de programmer trois spectacles au Théâtre de la Cité Internationale, qu'il avait précédemment piloté. *Le Règne blanc* fut installé dans la grande salle. Or celle-ci était en très mauvais état. Gironès, fasciné par l'exemple de Chéreau, avait conçu avec Claude Lemaire un décor à transformations, actionné par les cintres. Lorsque les éléments arrivèrent sur le plateau au début de mars 1975, environ deux semaines avant la première, on dut constater que les panneaux ne montaient pas, la machinerie étant très vieille et en panne. Les éléments du décor s'échouèrent presque dix jours sur la scène, comme des épaves désolées, sans pouvoir entrer en action – et bloquant tout travail, avec un plateau immobilisé, et un metteur en scène intégralement absorbé par cette catastrophe. Les répétitions avaient été consistantes, mais déjà trop courtes : elles furent mutilées de leurs deux dernières semaines, et le spectacle atteignit la première dans un état de totale impréparation : pour la technique bien sûr (je me souviens de Michel Duverger improvisant les éclairages le jour même de la générale)

n'est pas rare de retrouver chez plus d'un, parmi les interprètes et parfois les spectateurs, un fort attachement à ce souvenir. La pièce, avant l'échec, avait été applaudie par ses lecteurs. Pour ma part, je suis resté quarante ans sans la relire, tant la cicatrice restait douloureuse. Je viens de m'y replonger, en détail puisque je l'ai dactylographiée pour la présente publication. Elle m'a paru digne d'être soumise à de nouveaux jugements. Elle marque en tout cas une date décisive de mon histoire, pour des raisons sur lesquelles je m'explique maintenant pour la première fois.

*

En 1974, âgé de vingt-huit ans, j'étais professeur dans l'enseignement secondaire, au lycée de Bagnols-sur-Cèze, dans le Gard. Séjournant à Strasbourg deux ans plus tôt, j'avais noué des relations d'amitié avec une équipe de jeunes comédiens presque tous issus de l'Ecole du Théâtre National (TNS), réunis autour de Robert Gironès. J'avais collaboré à l'un de leurs spectacles comme « dramaturge » – sorte de consultant pour les questions littéraires et théoriques – avant de m'éloigner pour cause de service militaire puis pour enseigner en lycée. Mais cette vie rangée me pesant assez vite, je me tournai à nouveau vers mes amis acteurs, entretemps installés à Paris, qui m'appelaient sans cesse à les rejoindre. Début 1974, je repris une coopération avec la troupe, faisant de nombreux voyages dans la capitale, et conciliant mal mes deux activités. Puis, je décidai de sauter le pas : de quitter le métier d'enseignant et d'aller vivre, avec eux, une vie de théâtre.

L'élément déclencheur de ce choix fut la demande, que m'adressa Gironès, d'écrire une adaptation d'Edouard II. Sa notoriété de jeune metteur en scène progressant rapidement, il voyait la possibilité de réaliser un spectacle de grande taille. Et il avait fixé son choix sur la pièce de Marlowe, déjà adaptée par de grands aînés : Brecht, ou Roger Planchon.

mais le jeu des comédiens se trouva aussi beaucoup détérioré par cet arrêt. D'autres raisons étaient venues, entretemps, accentuer ce désordre : Gironès, repéré par le nouveau ministre de la Culture (Michel Guy) était sans cesse convoqué au ministère pour se voir proposer des postes de directions dans des Centres Dramatiques, et je l'accompagnais dans ces incessantes visites. La concentration nécessaire, peu avant la création, en était très altérée. Et la date de la première avait été paradoxalement *avancée* pour des raisons de calendrier que j'oublie, amputant le temps de travail. À cela s'ajoutaient pour Gironès des éléments personnels que je n'ai pas à évoquer ici. Pas question de charger la mémoire de cet homme, que j'admirais et à l'égard de qui ma dette artistique est énorme. Mais il est temps, après quarante ans, d'éclairer un peu cet échec, qui de l'extérieur restait incompréhensible en raison du nombre de talents assemblés. J'ai pris sans doute, par inconscience et par quelques effets sur moi de cette époque folle, ma part aussi dans le désastre.

A leur exemple, il ne concevait pas de monter un tel classique sans en demander une réécriture : et il s'adressa à moi, avec une générosité sans fond et une incroyable confiance. Le défi m'enthousiasmait : je me voyais appelé, à la fois à changer de vie – quittant la province pour Paris, et l'enseignement pour le théâtre – et à m'affirmer comme auteur. L'écriture théâtrale me passionnait depuis l'enfance. J'avais multiplié les tentatives, les projets. Je m'éloignai donc de l'Éducation nationale, et me lançai vers les scènes. Je consacrai l'été 74 à écrire la pièce, que je souhaitais appeler Edouard II couronné – on verra dans le texte de nombreuses traces de ce titre absent –, puis, Gironès n'étant pas enthousiasmé par cette première hypothèse, je m'arrêtai au nom actuel, Le Règne blanc⁵.

Au début de septembre 74, je vins m'installer à Paris. J'eus beaucoup de chance : je trouvai du travail sans tarder grâce à mon ami Bernard Bloch, comédien qui venait d'être recruté dans une mise en scène de Daniel Emilfork, Zalmen ou la folie de Dieu, d'Elie Wiesel⁶. Emilfork, jouant le rôle principal, cherchait une doublure pour ses répétitions : il m'embaucha. Une péripétie totalement imprévue, difficile pour l'intéressé mais bénie pour moi, fit qu'un des principaux acteurs dut déclarer forfait à quelques jours de la première, et qu'après une audition je fus engagé illico dans un très grand rôle⁷, moi qui n'étais jamais monté sur une scène professionnelle. Ce fut une circonstance extraordinaire, un conte de fées pour débutant – malgré tout le respect dû aux soucis de celui que j'avais dû remplacer. Ces mois inoubliables occupèrent l'automne 74. Au début 75 devaient commencer les répétitions du Règne Blanc. Toutes les fées semblaient penchées sur son berceau : la pièce avait trouvé un producteur de premier plan, le Théâtre National de Chaillot⁸. La distribution était magnifique. La première était programmée pour le 12 mars.

Redisons-le : ce fut un désastre. J'avais eu la faiblesse de croire que, la mise en scène n'étant pas prête, le spectacle pas vraiment fini, les qualités de la pièce pourraient tout de même se trouver reconnues, comme elles l'avaient été à la lecture. Je me voyais déjà, comme dit l'autre, choyé

⁵ Pourquoi blanc ? Je lisais beaucoup Derrida à l'époque, et on peut trouver là un écho de son texte « La mythologie blanche ». Mais, de façon plus rêveuse, le qualificatif désignait à la fois le monde froid, neigeux, gelé, que Spencer annonce dans la rêverie prophétique de la scène 15, et aussi l'idée d'un règne à blanc, vide, d'un règne pour rien – promesse pas accomplie, comme on le dit d'un mariage.

⁶ *Zalmen ou la folie de Dieu*, d'Elie Wiesel, Ed. du Seuil, 1968. Représentations au Théâtre de la Nouvelle Comédie (aujourd'hui La Pépinière Théâtre), d'octobre à décembre 1974.

⁷ Celui du « Délégué », sorte de commissaire politique soviétique.

⁸ Voir précisions ci-dessus, note 4.

comme auteur par une précoce consécration parisienne. J'en fus pour mes frais, sèchement renvoyé à mes prétentions par une critique hautaine et méprisante. J'ignorais ce que j'appris alors, définitivement : si une mise en scène réussie donne à entendre, et même, littéralement, à voir un texte en le portant dans le cœur du public, aucun écrit ne sort jamais indemne d'une présentation ratée. Un classique pourra conserver quelque crédit – quoi qu'il nous soit arrivé à tous d'entendre, à la sortie d'un Misanthrope ou d'une Bérénice massacrés, des spectateurs se demander si la pièce est vraiment aussi bonne qu'on le prétend. Mais pour une œuvre nouvelle, aucune chance : elle coule dans le naufrage, et personne ne peut en discerner les éventuelles qualités à travers une réalisation qui s'effondre. Après la première nous avons coupé de grands pans du manuscrit, cédant à quelques conseillers qui nous exhortaient à sauver les meubles. Là encore, je plaide l'ignorance : tout nouveau dans le métier, j'ignorais qu'en sabrant après-coup on ne sauve jamais rien. Le public fuyait – exceptés quelques résistants héroïques, ou enthousiastes comme il s'en trouve toujours en pareilles circonstances⁹ –, la critique s'en donnait à cœur joie dans le tir à vue, et, plus grave, la troupe se disloquait : le metteur en scène s'étant enfermé dans sa tristesse, les acteurs, hors quelques saints, faisaient n'importe quoi. Les soirées à Toulouse furent un cauchemar. Les régisseurs moquaient ouvertement le contenu érotique. Certains comédiens renchérisaient. Un soir il y eut tant de sarcasmes et de blagues sous les casques des guerriers qu'écœuré, je quittai le plateau, en uniforme, au milieu d'une scène où je figurais un soldat silencieux.

Les représentations allèrent à leur terme, dans cette ambiance détestable. Gironès commença de préparer son travail futur. A quelques uns (Patrick Le Mauff, Bernard Bloch et moi), nous décidâmes de ne pas le suivre et de créer un groupe alternatif, qui refuserait l'erreur de fond que nous décelions après-coup dans cette noyade – un assujettissement au théâtre institutionnel – et nous fondâmes une troupe sans aucun moyen mais dotée d'une ferveur puissante, qui allait combler tous nos espoirs : l'Attroupement. Pour moi, pendant plusieurs années je cessai de prétendre à une écriture « personnelle », et me consacrai à la mise en scène et à la traduction de grands textes anciens. La parenthèse du Règne Blanc parut se refermer. Je la rouvre après quarante ans.

*

⁹ Des réactions récentes, provoquées par la présente publication, semblent confirmer (parfois avec éclat) que cette réalisation produisit un effet marquant sur certains spectateurs – et profond, puisqu'ils en témoignent encore aujourd'hui.

Laisser entrer ici les pensées qui viennent du Règne blanc, c'est voir toute ma vie, d'écriture et de théâtre – celle-là, et quelques autres, tapies derrière elle – se presser au bord de ces pages. Il faut classer un peu, provisoirement au moins.

Le premier constat, c'est que l'échec du Règne Blanc a ouvert la voie à tout ce que j'ai fait ensuite. La création de l'Attroupement, qui en a résulté sans délai, a été le moment de formation et de formulation d'un projet esthétique, fermement lié à une vision éthique du théâtre, qui a commandé tout ce qui a suivi. Une série d'axiomes a été énoncée et mise en pratique, qui ordonne encore ce que je pense du théâtre et ce que j'essaie d'y produire. Bien sûr, en quarante ans, les idées se sont affinées, enrichies. Mais l'impulsion fondamentale demeure. Critique sévère des institutions, dans leur marche et leurs œuvres, pratiquée dans des expériences sauvages comme au cœur des maisons. Lien permanent entre la pensée de la production et celle des formes. Vision du théâtre comme action éthique et politique, politique parce qu'éthique, aussi bien dans ses modalités matérielles que dans son jeu avec la scène, la salle, la scène comme une partie de la salle. Pensée pratique (pratique pensée) de l'adresse au public, articulant scène et salle, esthétique et politique nouées. Tout ceci, et d'autres choses exprimées en divers lieux, procède de la critique de l'échec du Règne Blanc, et des conditions qui y avaient conduit.

Quant à l'écriture, après la chute je me suis attaché à la traduction : La Nuit des Rois de Shakespeare, l'Agamemnon d'Eschyle, une partie de Hamlet, avec le goût de serrer au plus près le texte original. J'ai monté des œuvres taillées dans la grande langue française du poème : Le Jeu de Saint Nicolas de Jean Bodel, La Esméralda de Hugo, le Faust de Goethe traduit par Nerval – et Labiche. J'y ai fréquenté l'école de la concision, de la densité, de la nécessité, et appris à porter le soupçon sur l'aisance du style et sa trompeuse fluidité. Seulement après plusieurs années, j'ai tenté à nouveau d'écrire, commençant par accompagner quelques géants qui me tenaient la main : Virgile, Hoffmann, l'évangéliste Matthieu. Cet atelier de la transcription, puis de l'adaptation attentive, j'y retourne parfois encore, je lui dois tout.

Ethique de l'insurrection¹⁰, ascèse sensuelle du texte : ces deux impératifs catégoriques de ma vie de théâtre trouvent leur naissance dans l'échec du Règne Blanc et sa critique intégrale.

¹⁰ Cf. D.G., « L'Insurrection, toujours » (1993) dans *1968, le tournant (La Décentralisation théâtrale 3*, dirigé par R. Abirached), Actes Sud Papiers, 1994. Repris dans *L'Exhibition des mots*, sous le titre « De l'assemblage », Circé-poche, 1998.

*

La voie que Le Règne blanc a ouverte, sur la route d'écriture qui s'engageait là, fut celle d'un théâtre de l'histoire. De quelque façon qu'on la juge, on doit reconnaître que cette expérience a été singulière dans son temps. Elle s'est traduite par la réalisation d'au moins quatre ensembles de grande taille : Le Printemps, en 1985, La Levée en 1989, Le Pas en 1992 – ces trois écrits formant explicitement une trilogie¹¹, puis, plus récemment, de la pièce Mai, juin, juillet, leur prolongement imprévu, créée en 2012 au TNP (Villeurbanne) et donnée en 2014 au Festival d'Avignon¹². Ce fut là une direction principale de l'écriture dramatique à laquelle je me suis voué depuis bientôt quarante ans – et de l'écriture tout court, et donc aussi de cette vie qui aura été « la mienne ».

Ce choix est étonnant. Le théâtre de l'histoire, après des périodes brillantes, était alors abandonné. À ma connaissance, il n'existe pas d'ensemble dramatique comparable, au moins dans la production française de ces années. Cette orientation s'est imposée à moi, rencontrant par moments ma volonté résolue (comme au cours de la décennie 1980), ou au contraire par une conjonction apparemment fortuite (pour Mai, juin, juillet¹³). Il est temps d'essayer de comprendre, ou au moins d'éclairer un peu, et cette constance et cette anomalie.

La grande époque du théâtre « historique » est le XIX^{ème} siècle. Avant lui, l'histoire est présente, dans la tragédie en particulier, par la médiation de « mythes », ou plutôt de légendes : autour de personnages dont l'existence est supposée réelle, mais la biographie fictive –

¹¹ Dont le titre reste incertain. J'ai longtemps pensé la dénommer *Trilogie de Pâques*, parfois aussi *L'Hiver finira*. Je me déciderai pour sa republication prochaine. *Le Printemps* (Actes Sud, 1985), a été créé dans l'amphithéâtre de Châteauvallon (Ollioules, Var), en juillet 1985. *La Levée* (Les Cahiers du Grand Nuage, éd. du CDN de Reims, 1989), a été créée au Centre Dramatique National de Reims en avril 1989. *Le Pas* (Editions de l'Aube, 1992), a fait l'objet de plusieurs lectures publiques ou mises en espace (Bruxelles, Paris Théâtre de l'Odéon, Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon 1992) ainsi qu'en italien (Venise) et en portugais (Lisbonne) en 1992-1993 sous le parrainage de la Fondation Beaumarchais. Cette dernière pièce a également été lue en public dans son intégralité au Centre Dramatique de Rouen en mars 2008.

¹² Dans une mise en scène de Christian Schiaretti, directeur du Théâtre National Populaire.

¹³ En ce sens que je ne pensais pas avoir à produire de nouveau une pièce historique de cette forme et de cette ampleur, lorsqu'en juillet 2010 Christian Schiaretti m'a suggéré d'écrire pour la scène un texte concernant l'occupation de l'Odéon en 1968. Pas tout à fait fortuite cependant, puisque le directeur du TNP m'a proposé cette commande, sans doute aussi parce qu'il avait été, vingt ans plus tôt, un spectateur attentif de *La Levée*, et, je suppose, un lecteur du *Printemps*.

Agamemnon, les héros de la Guerre de Troie, les rois du cycle de Thèbes –, ou de figures historiques traitées de façon imaginaire : le Cid Campeador dans son Espagne épique, Cinna et tant d'autres issus de l'histoire romaine, Bajazet dans son Orient. Le traitement ne change pas foncièrement selon que le matériau est à nos yeux fictif (Œdipe), ou plus attesté (Néron). C'est que l'histoire est abordée comme recueil de fables, dont la forme narrative importe plus que l'effectivité.

Tout cela change au XIX^{ème} siècle. Quand Büchner dans La Mort de Danton évoque des faits vieux de quelques décennies à peine, comme Grabbe dans Napoléon ou les Cent Jours, l'histoire est saisie à bras le corps. Bien sûr, entre légende et histoire toutes les transitions existent : depuis Charles IX de Dumas jusqu'aux Burgraves de Hugo, en passant par Goethe, Schiller ou Pouchkine, et tant d'autres. Mais quelque chose s'est modifié. Qui tient à une donnée simple : ce siècle est saisi par l'histoire. Aussi bien en littérature (Châteaubriand, Hugo, Tolstoï) que dans la pensée réflexive (Hegel, Michelet, Tocqueville). Les arts sont pris par cette frénésie historique. La raison de cette ruée n'est pas obscure. Si le XIX^{ème} siècle est transi d'histoire de fond en comble, c'est qu'il se vit comme l'après-coup d'un gigantesque bouleversement : les Révolutions, française ou autres, qui ont mis à bas un monde doté depuis des siècles d'une apparente stabilité. Tout ayant été renversé – vie sociale, mœurs, formes politiques, moyens techniques, religions, vies personnelles – les arts et lettres ont dû tenter de présenter, de comprendre la vie du monde dans la forme de la transformation, du devenir : dans la pensée de l'histoire. Le théâtre, comme les autres, a été emporté par cette nécessité.

Mais l'histoire ne se réduit pas au changement, à la dislocation des choses. Un effondrement ne suffit pas à faire un temps historique. L'histoire suppose que quelque chose émerge, susceptible d'être, partiellement au moins, compris. L'histoire est un devenir sensé. Toute histoire appelle un sens de l'histoire, le récit historique est toujours adossé à une intelligibilité. Raconter, c'est comprendre : au moins en inscrivant l'événement dans une logique narrative. C'est spécialement vrai au théâtre, lequel, comme tous les grands arts publics, ne peut se satisfaire du non-sens. Le public ne peut être convoqué au seul spectacle de l'informe, il lui faut une lisibilité. Raconter – dramatiser ou mettre en scène –, c'est supposer un principe interne qui éclaire ou qui porte. Ce à quoi le XIX^{ème} siècle n'était pas rétif : il ne répugnait pas à dégager dans le devenir un moteur et une direction. D'autant que, dans ses périodes de grandes mues, l'histoire est vaste, multiple, engage de nombreuses forces et

d'innombrables vecteurs : et que donc le récit dramatique doit composer cette multiplicité, trouver dans le divers et le désordre des modes de mise en forme et de construction. Très différents d'un auteur à l'autre, mais toujours actifs¹⁴.

Cette histoire d'un théâtre de l'histoire, histoire de l'histoire au théâtre, s'est poursuivie sans trop d'encombres jusqu'à Brecht et ses suites. Brecht, à sa façon, prétendait aussi rendre compte, par la scène, du devenir historique et de sa compréhension. Mais après Brecht, c'est le grand retrait. Il faudrait méditer le fait que, dans l'espace du théâtre de langue française, les grands auteurs « historiens » qui lui succèdent soient français de façon neuve : Aimé Césaire, Kateb Yacine, par exemple. Pour ceux-là, sans doute, l'histoire avait quelque chose à dire – qui exigeait d'être entendu. Ailleurs, c'est l'éclipse. Non que le mouvement du monde soit absent des scènes. L'histoire fait le fond ou l'arrière-fond de toute histoire, même la plus intime. Après la guerre, Sartre ou Camus sont encore des « contemporains » de Brecht. Leurs écritures s'inscrivent sur un tout autre registre, mais ils partagent avec lui, et avec leur temps, des questions et une sensibilité historiques. À partir des années 50, l'histoire se retire. En tout cas dans sa visibilité directe, sa multiplicité vivante. Le point de bascule est dans Beckett. Je me souviens d'avoir entendu Philippe Lacoue-Labarthe dire (je cite de mémoire), que la grandeur de Beckett était précisément d'avoir exposé ce retrait. Si chez Beckett l'histoire fait défaut, c'est que son théâtre précisément dramatise, ou met en scène, la violence de ce vide, la douleur de cette absence. Comme un peintre qui ne peindrait que marées basses, rives désertées par les eaux, dans l'étendue de leur effacement. Après lui, tout le théâtre de l'intime, de la vie intérieure, du monde vide, de la violence nue et sans cause, de l'absurde, de la sensation détachée, du suspens et du creux est un théâtre de l'histoire manquante.

Les raisons n'en sont que trop claires. Les années 50, et a fortiori celles qui ont suivi, sont marquées par l'idéologie dominante d'une syncope de l'histoire, d'une perte de son sens, d'une marche vers ou après sa fin, et donc d'une vanité proclamée de toute tentative de la concevoir, de la comprendre – de la raconter – dans son déploiement multiple. L'histoire,

¹⁴ Le XIX^{ème} siècle, exemplaire à cet égard, n'est cependant pas la première ni la seule période où l'intensité du changement se traduit par un intérêt pour l'histoire. Si le théâtre élisabéthain, et Shakespeare en particulier – et aussi Marlowe donc – ont fait fleurir tant de pièces historiques, c'est qu'ils se situaient dans le contrecoup du changement profond de la « Renaissance » – comme le romantisme dans le mouvement des Révolutions.

c'est-à-dire le changement des vies humaines dans leur communauté, dans leur partage, vue comme l'exploration d'un sens (au double sens : signification et orientation) est ainsi supposée avoir laissé place au terrain vague du hasard, des absurdités, des violences insensées et des chavirements sans horizon.

Il était donc particulièrement inactuel, « intempestif », Unzeitgemäss au sens nietzschéen, de s'engager, dans ce contexte et à cette époque, dans la voie d'un théâtre de l'histoire, prétendant embrasser l'histoire, comme on fait d'un amant ou d'une amante – à corps déployé. C'est de cette tentative effrénée que Le Règne blanc constitue le déclenchement¹⁵.

*

Pour un théâtre portant sur l'histoire, deux voies coexistent, l'une bien plus fréquentée que l'autre. La première manière consiste à figurer le devenir commun par le destin d'un individu. Il s'agit alors d'exprimer une époque, ou une tendance dans l'époque, ou un conflit de tendances, à travers un personnage qui les représente. Le héros est une allégorie. Que l'auteur l'ait conçu dans cette intention, ou que le sort ultérieur de sa pièce lui confère cette teneur, c'est ce qui advient le plus souvent. Jules César dans Shakespeare, Danton chez Büchner, et même en un certain sens Mère Courage chez Brecht, en témoignent. L'époque est contractée dans la figure d'un homme ou d'une femme, qui en forme l'emblème. Il s'agit moins de présenter l'individualité dans ou devant l'histoire, que d'en faire la figure signifiant l'histoire dans son mouvement. Un jeu complexe peut alors se lancer, d'autant plus riche que l'œuvre est plus forte : entre l'époque de l'action (Rome), l'époque de l'auteur (la France classique), l'époque visée par le metteur en scène (l'Allemagne nazie). L'individu devient témoin, ou symbole, de la tendance historique qu'il incarne.

C'est le cas d'Edouard dans Le Règne blanc. Car cette forme de théâtre historique passe souvent par l'adaptation d'une œuvre, ou d'une légende, antérieures. Le scénario préexistant fournit le schéma au sein duquel l'individu va pouvoir figurer un monde dans sa complexité. Cet

¹⁵ Outre les quatre ensembles évoqués ci-dessus, qui excèdent pour chacun la dimension habituelle d'une pièce, il faudrait citer ici d'autres œuvres pour la scène qui s'inscrivent dans un projet qui leur est apparenté, par son rapport à une écriture directe de l'histoire (car toutes les autres pièces s'y relient, en un sens plus ou moins étroit) : par exemple *Paysage de nuit avec œuvre d'art* (Les Cahiers de l'Egaré, 1992, mis en scène la même année par Patrick Le Mauff au Théâtre de la Renaissance d'Oullins), *Scène* (Comp'act, 2000, mis en scène la même année par Hervé Loichemol à l'Auberge de l'Europe à Ferney-Voltaire), ou *Le Citoyen* (Les Solitaires Intempestifs 2012, mise en scène la même année par Hervé Loichemol à la Comédie de Genève).

usage de la reprise n'est pas le seul protocole possible, mais il est fréquent. C'est avec lui que j'ai fait mes premiers pas, comme on va pouvoir le lire. Mais les pièces qui ont suivi devaient prendre une direction différente. Le Printemps, La Levée ou Le Pas, ou encore Mai, juin, juillet, n'ont pas fait appel à une œuvre antécédente pour en adopter la structure, mais se sont fondés sur des matériaux plus directs : mémoires, récits, documents, travaux d'historiens anciens ou récents. Quelle portée reconnaître à cette évolution ?

Essentiellement celle-ci : les pièces qui ont suivi, délaissant cette priorité donnée à la symbolisation par l'individu, ont toutes entrepris, à leur façon, d'assumer directement la figuration du collectif – de l'histoire comme devenir commun, devenir du commun. Dans Le Printemps, l'aventure d'une « génération » d'hommes et de femmes ayant eu vingt ans autour de l'an 1500. Dans La Levée, le mouvement historique collectif marquant le contre-coup de la Révolution française. Pour Le Pas, le chemin d'artistes ou de penseurs entre les deux guerres mondiales. Et, comme pour inscrire de façon plus visible le caractère multiple, pluriel des récits, ces pièces voient leur action se déployer simultanément dans divers pays, quelques langues, plus d'un continent. Elles ne comportent pas un personnage principal – mais toujours plusieurs. En ce sens l'agent central est un ensemble collectif, une communauté de sujets, qui d'ailleurs souvent ne se connaissent pas. Car le caractère commun à leurs existences n'émane pas d'une interaction entre les personnes, mais du fait qu'ils ont vécu le même temps dans divers lieux : de leur partage d'une Histoire, tissée dans leur dispersion apparente. L'objet visé ici par le théâtre ne peut plus être représenté par l'intériorité d'un (ou de plus d'un) protagoniste. L'écriture court entre les individus. Tel est exactement le contenu raconté : ce qui a lieu entre des humains. Aux deux sens du terme (entre) : dans l'écart, l'interstice qui les sépare et les unit, et dans la relation qu'ils nouent. L'intériorité de chacun – très présente, active – est en quelque sorte l'espace où se manifestent les effets, la résonance de ce jeu « entre ». Le dedans se creuse dans le travail de ces connexions et frontières. Comme une extériorité interne. Un livre de philosophie l'articulera, quelques années plus tard, de façon plus théorique : « L'entre vous est en vous », pourra-t-on y lire¹⁶.

De ce point de vue, Le Règne blanc n'accomplit pas encore la rupture qui, plus ou moins consciemment, présidera aux écritures

¹⁶ Cf. D.G., *Hypothèses sur l'Europe* (1994), Circé, 2000, pp. 268-269. Trad. angl. (USA), *About Europe*, Stanford University Press 2013, p. 173 (trad. Ch. Irizarry).

ultérieures : la tentative d'une écriture cherchant à exprimer, sans la médiation d'un héros-symbole, le devenir collectif lui-même. Il se contente de prendre pied, sans ménagements et avec une sorte d'insolence, sur le continent Histoire.

*

Pourtant, si à cet égard la pièce reste encore au seuil des mutations à venir, elle présente un autre aspect qui se trouve, au contraire, largement en avance sur les tentatives qui ont suivi (je parle toujours des « miennes », sans trancher sur ce qui s'est fait ailleurs) : en avance de quelques décennies au moins. Car Le Règne blanc met au centre du récit une affirmation érotique. Et il l'installe comme problème historique, cœur de l'histoire : foyer de la narration et nœud du rapport à l'époque. En ceci je ne faisais que suivre Marlowe, dont la pièce présente une audace, et une singularité, qui ont fasciné la postérité : dans tout le répertoire théâtral classique, Edouard II est une des très rares œuvres, en un certain sens la seule, qui expose de façon totalement explicite l'amour entre des hommes, et l'institue comme moteur de la dramatisation. De nombreuses pièces évoquent une certaine homosexualité, le plus souvent latente. Ici, l'amour masculin est ouvert, déclaré au grand jour. Le choix ne venait pas de moi : je ne connaissais pas l'œuvre quand Gironès m'en a demandé une adaptation. Mais je me suis engouffré, avec un élan qui me stupéfie encore, dans cette brèche. J'ai accentué, aggravé la dimension érotique, d'une façon imprévue, et sans suite pour moi pendant longtemps. Or, cette radicalisation, puis ce suspens, me paraissent aujourd'hui devoir être médités, si je veux interroger le sens général cette marche de quarante ans.

D'abord parce qu'au point de départ de ma route, je posais avec une extrême clarté la question qui faisait le centre de mon existence, et qui animait, au sens propre (lui donnant âme, esprit et mouvement) tout mon parcours : le dialogue avec Eros – et son sens historique. Je reviendrai bientôt sur l'importance de ce lien : entre la passion amoureuse et, disons, l'ardeur révolutionnaire. Ensuite parce qu'après l'échec violent du Règne blanc, j'ai fait silence, en public, sur cette dimension de pensée. Pour éclaircir ce point, je dois me demander d'abord dans quelle mesure l'affichage érotique si abrupt de la pièce, et la volonté de le poser comme historiquement pertinent, a été pour quelque chose dans la brutalité des refus qu'elle a provoqués. Ce contenu n'était pas la cause immédiate du désastre : le spectacle était raté, pour de multiples raisons. Mais la thématique amoureuse, historique et physique à la fois, a-t-elle joué un rôle dans la sécheresse du rejet ? À première vue, on peut en douter : dans

ces années, la censure moraliste explicite à l'égard de la sexualité, ou de l'homosexualité, ne touchait apparemment plus les milieux intellectuels et artistiques. Voir deux hommes s'embrasser ou se caresser sur scène n'était pas interdit. Cependant, certains éléments du Règne blanc pouvaient surprendre. D'abord, un mode de désignation sans détour n'a pas manqué de choquer de chastes oreilles¹⁷. Ensuite, l'homosexualité n'y était exposée ni sous la forme du travestissement, ni à travers la fascination pour la violence, comme souvent alors sur les scènes ou les écrans, sous l'influence de Genet ou Fassbinder. Le lien d'Edouard et de Gaveston est présenté comme une valeur simplement positive : humaine, charnelle, amoureuse. Au même titre que, dans n'importe quelle œuvre romantique, l'amour entre un homme et une femme. Aucun tribut interne n'est payé à la malédiction. L'amour masculin n'a rien de damné – en son cœur, son principe amoureux. C'est le contexte historique, ou politique qui transforme cet amour en calvaire : il ne porte en lui aucune disposition native à la chute. Edouard et Gaveston sont par ailleurs brutaux, plus d'une fois cruels, sanguinaires, machistes et féroces. Mais ils ne le sont ni plus ni moins que le monde qui les entoure. Ce n'est pas leur érotisme, ni leur amour, qui les incline à cette férocité. Au contraire : l'amour constitue plutôt leur part lumineuse. Seul le tableau historique fait jouer cette lumière avec la noirceur et les ombres. Cette positivité sans détour de l'élan érotique entre hommes n'était pas courante, et j'incline à penser qu'elle n'a pas été étrangère à plus d'une moquerie ou d'une crispation. En outre, une caractéristique de la pièce pouvait augmenter la gêne ou l'irritation qu'elle provoquait : Edouard et Gaveston s'aiment passionnément, leur désir physique est manifeste et intense, mais ce ne sont pas des homosexuels. Edouard montre passion et désir pour des hommes. Mais il est marié, père, et sa relation à son épouse est caractérisée, au moins une fois, comme intensément amoureuse. Il rêve d'unification entre ses amours contraires. Gaveston est expert en plaisir hétérosexuel. De l'autre côté, dans le camp des adversaires, l'homosexualité est partout présente : elle obsède Mortimer, le grand rival, rôde dans le discours de tous les personnages, fait même retour, sur un mode tendre et

¹⁷ « Ainsi aurons-nous force détails sur le supplice qui fut infligé, en 1327, à ce roi pédéraste (*sic*), puni “par là où il avait péché”. Au XVIII^e siècle, Ducis édulcorait Shakespeare. Guénoun corrige Marlowe en faisant le contraire, mais ça revient au même. » G. Dumur, *Le Nouvel observateur*, 24-30 mars 1975. On remarquera que les guillemets autour de l'expression « par là où il avait péché », pour désigner l'anus, ne sont une citation de rien – ni de Marlowe, ni de moi, ni de personne, sinon du discours flottant pour évoquer ce qu'on ne peut nommer de façon directe.

vulnérable, entre les deux assassins la nuit même du dernier crime. L'homosexualité n'est pas vue ici comme trait porté par certains individus : elle est transitive, universelle, c'est une « homosexualité transcendantale », comme je l'ai appelée bien plus tard¹⁸. Ce sont l'histoire, la politique qui transforment les amours homosexuels en camp retranché. L'homosexualité identitaire est une construction historique. Cette vision, et l'articulation entre érotique et histoire qu'elle met en jeu, feront le cœur de ce que, toute une vie durant, je tenterai de vivre et de penser – même si après *Le Règne blanc* j'ai longtemps fait silence en public sur cette quête, pour n'en montrer à nouveau le fil visible que ces dernières années.

La présentation poétique et scénique de cet amour se faisait ici selon un certain style, qu'il m'est difficile de caractériser, mais dont je suis certain qu'il se situe à l'épicentre de cette question théâtrale et littéraire. Il sera le point de fixation, dans ces années comme les suivantes, de plus d'un refus envers ce que j'ai écrit, dans cette pièce¹⁹ mais aussi dans les suivantes – et, quel que soit alors le thème qu'elles abordent. Je ne sais pas encore penser ce qu'il en est de ce mode d'écriture et de discours. Mais c'est une tâche pour moi, dans les temps qui viennent, que de tenter de décrire et de définir ce qui, dans cette manière, peut provoquer la crispation – et à quoi je ne suis pas près de renoncer : après quarante ans de travail et une trentaine d'œuvres, c'est un peu tard.

La thématique érotique, avouée dans *Le Règne blanc*, devait donc se faire ensuite plus discrète. Elle est présente dans tout ce que j'ai produit, et un regard fin ne manque pas de la percevoir. Mais elle y reste plus ou moins clandestine, et ne resurgit au grand jour que dans les années deux mille, d'abord dans une pièce publiée sous pseudonyme, puis dans une œuvre peu connue : Tout ce que je dis²⁰. Mais elle est centrale. En 2008, j'ai mis en scène, au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, *Le Banquet, de Platon*. Pour cette réalisation, j'ai produit une nouvelle

¹⁸ En commentant *Le Pays lointain*, de Jean-Luc Lagarce. Cf. D.G., « Homosexualité transcendantale », in *Regards lointains*, colloque de Paris-Sorbonne 2007, Ed. Les Solitaires Intempestifs 2007. Repris dans *Livraison et délivrance*, Belin, 2009.

¹⁹ « Nous avons affaire à un auteur bien trop intelligent pour être accessible. Tant pis : il reste seul avec lui-même. (...) Aucune vérité dans le langage, qui cultive l'in vraisemblance involontaire ou délibérée, et nous parle de *décision discriminatoire*, ou de *vermine apatride*, de *débats détendus* ou de *provocation*, quand on ne s'écrie pas : *Toi, f...s (sic) le camp dans ton palais*. Le ton est tantôt noblement ennuyeux, tantôt inutilement trivial. » Dominique Jamet, *L'Aurore*, 17 mars 1975.

²⁰ Les Cahiers de l'Egaré, 2008. Lecture mise en espace avec Frédéric Andrau et moi-même au Théâtre de l'Odéon (Paris) en décembre 2007 et au Centre dramatique de Rouen en mars 2008.

version du texte, sous le titre La Nuit des buveurs²¹. La longue fréquentation intime de cet écrit sans équivalent, pour en traduire le texte puis diriger les comédiens, a déclenché, depuis 2009, la mise en route d'un autre chantier, auquel je travaille sans cesse depuis lors. Ce travail est une tentative d'explication avec Eros, dans le double espace où le dieu coquin n'a cessé de m'attaquer de ses flèches malicieuses : l'autobiographie intime, et la pensée générale de l'histoire. C'est cette double signification – passion amoureuse, bataille politique – déjà totalement présente dans Le Règne blanc, qui me fait éprouver pour la pièce une gratitude étonnée, et la republier aujourd'hui.

*

Le texte du Règne blanc est ici mis à disposition des lecteurs tel qu'il a été écrit, et représenté, en 1974 et 1975. Il faut donner les précisions suivantes.

La version ci-dessous est intégrale²². Les passages coupés après la première ont été rétablis – comme les stances de la Reine Isabelle (scène 4 bis) et d'autres pages. Ces stances sont un témoignage de l'audacieuse insouciance qui a présidé à l'écriture. Construites sur le modèle cornélien, elles pourraient être requalifiées comme postmodernes, tant je m'inquiétais peu d'orthodoxie – moderniste, si l'on veut – cédant à mon seul plaisir de versifier. La comédienne, Nicole Garcia, admirable diseuse, trouvait un grand plaisir à les faire entendre, et avait beaucoup regretté leur retranchement. Elles me paraissent un indice significatif de l'expérience stylistique dont il faudra bien, je le répète, que j'essaie de faire un objet de pensée²³.

²¹ Cet inédit fait partie du programme des prochaines publications sur ce blog.

²² Le document de base sur lequel j'ai établi cette édition est une dactylographie effectuée par mon père, René Aldebert Guenoun (1912-1977), probablement dans le cours des années 1975 à 1977, c'est à dire jusqu'à quelques mois avant sa mort. Que cet homme, au souvenir duquel me lie une affection intense (Cf. *Un sémite*, Éd. Circé 2002, trad. angl. par A. et W. Smock, *A Semite, A Memoir of Algeria*, Columbia University Press, 2014), ait choisi de se consacrer à la frappe « machine », comme on disait, de plusieurs de mes écrits est pour moi un sujet de rumination continuée. En particulier dans le cas de ce texte-ci, compte tenu de ce qui s'y agite. Merci à Louis Rama pour sa relecture. J'ai également pu consulter, grâce à Patrick Le Mauff, le cahier polycopié avec lequel ont travaillé les comédiens (mais dans sa seconde mouture, après les coupes. Voir ci-dessous.)

²³ Ce pourquoi, par exemple, je signale à la page 34 un vers évidemment manquant. Ceci m'est l'occasion de faire savoir que si, parmi les éventuels lecteurs, il s'en trouve qui soient en possession de l'original du texte (par exemple celui qui était utilisé par les acteurs avant les coupes) je leur serais reconnaissant, pour ce vers ou tout autre moment, de me faire connaître les variantes qui leur apparaissent.

Deux scènes avaient été réécrites pendant les répétitions. Pour la scène 8, j'ai choisi sans hésiter la seconde version : on pourra remarquer, si on se reporte à la pièce de Marlowe, que l'écriture au début de la pièce reste voisine de l'œuvre-source, puis s'en éloigne de plus en plus. La scène 8 a été réécrite après la fin de l'ensemble, de façon plus inventive. Pour la scène 10, Gironès était réticent à faire figurer les deux armées face à face, comme font souvent Marlowe ou Shakespeare. Je l'avais donc remaniée en, situant l'action dans le seul camp des insurgés. On trouvera ici un mixte qui réunit les deux propositions.

Enfin, je dois faire un aveu. Je n'ai pas pu résister à l'impulsion de contracter certaines phrases. L'écriture du Règne blanc en 1974 était juvénile, spontanée, donc par moments un peu complaisante, sans l'effort de condensation qui sera très actif dans le travail ultérieur. La rigueur sied aux prolixes : je me souviens d'avoir lu quelque part que le manuscrit original d'Amers, de Saint John Perse, était long de sept cent pages. J'écrivais alors sans souci de concision : la nécessité s'en est imposée depuis L'Enéide en 1982. On sentira, plus d'une fois, un relâchement de la tension stylistique, que je ne peux modifier en profondeur sans m'atteler, comme faisait Claudel, à une deuxième version de la pièce. Mais, impulsivement, au fil du copiage, je n'ai pu m'empêcher de supprimer quelques redondances, quelques étirements qui m'étaient pénibles. Je n'y ai pas cédé souvent, et ces corrections restent donc peu nombreuses. Mais elles sont faites ici ou là, et je dois le signaler.

Telle que la voici donc, à nouveau lisible pour la première fois depuis quarante ans, j'accueille cette pièce avec une certaine crainte et beaucoup de joie. Qu'on me permette de lui souhaiter la bienvenue dans l'espace de publication qu'elle ouvre, comme elle avait inauguré, lors de sa première venue, une expérience de vie et de théâtre.

Décembre 2014

RÔLES

LES NOBLES D'ANGLETERRE

LANCASTRE

WARWICK

MORTIMER L'ANCIEN

MORTIMER LE JEUNE

PEMBROKE

L'ÉVÊQUE DE CANTERBURY

L'ÉVÊQUE DE COVENTRY

ÉDOUARD, *roi d'Angleterre*

KENT, *frère du roi*

HUGUES SPENCER

PIERRE GAVESTON

ISABELLE, *épouse d'Édouard*

MESSAGER

LA NIÈCE, *fiancée de Gaveston*

LEICESTER

HOMMES DE GARDE

GARDES

THOMAS SPENCER, *père de Hugues*

HAINAULT

LE PRINCE ÉDOUARD, PUIS ÉDOUARD III

CHARLES IV, *roi de France*

BALDOCK

L'ABBÉ DE NEATH

MOINES

MATREVIS

GURNEY

LIGHTBORN

La pièce a été créée le 12 mars 1975 au Théâtre de la Cité Internationale (Paris), dans une mise en scène de Robert Gironès, produite par le Théâtre de la Reprise et le Théâtre National de Chaillot.

PREMIÈRE PARTIE

1.

Le Palais. Grande salle des cérémonies. Le Conseil des Hauts Dignitaires du royaume : Lancastre, Warwick, Mortimer l'Ancien, Mortimer le Jeune, Pembroke, l'évêque de Canterbury, Kent. Le Roi, Spencer.

LES NOBLES

Le Roi est mort.

ÉDOUARD

Le Roi est mort. Messieurs, rendons-lui un dernier hommage. Ce fut un bon roi pour l'Angleterre. Tous ses efforts ont tendu à l'affermissement du pouvoir monarchique, et je veux que l'on sache que je m'inspirerai de son exemple avec résolution. Le royaume a besoin d'institutions vigoureuses, et la première institution du royaume, c'est le roi. Cela dit, l'heure n'est pas au ressassement de vieilles querelles : devant le cercueil de mon père, témoignons plutôt de notre désir d'apaisement et de réconciliation. Je veux donc abroger sans tarder quelques mesures injustes qu'il avait prises par erreur. Lancastre ! je vous rends le comté de Lincoln : je n'ai pas approuvé que vous en soyez dessaisi. Guy de Warwick, vous pouvez de nouveau lever l'impôt sur vos terres, selon l'ancienne coutume, et vous nous en consentirez la part qui revient à la couronne. Mortimer, je vous réserve une charge importante à la tête de notre armée. Quant à vous, Roger Mortimer, chacun vous connaît de grandes ambitions : je saurai trouver le cadre où elles pourront donner leur pleine mesure. J'entends enfin mettre un terme à une disposition malheureuse et discriminatoire, que mon père a prise sous l'effet de mauvais conseils : je vais rappeler d'exil mon ami Pierre Gaveston, dont vous connaissez le dévouement à ma personne, c'est-à-dire, désormais, à la couronne d'Angleterre.

LANCASTRE

Sire !

ÉDOUARD

Lancastre !

LANCASTRE

Sire, vous vous trompez ! C'est impossible !

ÉDOUARD

Lancastre, c'est toi qui te trompes d'époque. C'est au Roi que tu parles.

WARWICK

Sire, nous saluons avec respect l'avènement de votre règne, et les heureuses volontés qui semblent présider à votre royale conduite. Mais sur ce dernier point, sire, vous vous trompez. Gaveston ne peut revenir.

MORTIMER L'ANCIEN

Si vous nous aimez, sire, laissez Gaveston !

MORTIMER

J'ignore qui est Gaveston. Je ne le connais pas, et ne veux pas le connaître. Je ne veux pas encombrer mon esprit d'une idée aussi petite et aussi malfaisante. Le Roi Edouard I^{er}, votre père, nous a fait jurer sur son lit de mort que jamais Gaveston ne remettrait les pieds dans le royaume. C'est tout ce que je veux savoir. Je ne romprai pas ce serment.

ÉDOUARD

Mortimer, je te ferai regretter ces paroles. Ça te plaît, de braver le roi ? Ça convient à l'idée que tu te fais de ton intégrité ? L'orgueil t'étouffe. Tu fronces les sourcils, Lancastre, tu fais les gros yeux. Croyez-vous avoir affaire à un enfant ? Je vous ferai courber le dos, féodaux archaïques. Je casserai ces genoux qui sont devenus si raides, à coups d'épée s'il le faut. Je veux Gaveston, vous m'entendez ? Et vous allez apprendre à vos dépens ce que c'est que le pouvoir royal !

LANCASTRE

Majesté, nous sommes les pairs de ce royaume. Nous sommes taillés dans la même matière que vous. Nous sommes faits de la même naissance, de la même tradition, du même héritage. Le gouvernement de l'Angleterre est notre bien commun. Ne provoquez pas un affrontement fratricide. Ne vous opposez pas à nous pour un aventurier obscur, étranger, de basse condition et de surcroît pervers et corrompu jusqu'au fond de l'âme. C'est la guerre, Majesté, qui va marquer l'aurore de votre règne, si vous le faites revenir.

WARWICK

Peut-être est-il déjà là ? Chassez-le, sire, chassez-le vite !

KENT

Où sommes-nous, Edouard ? Où est la Cour ? Où est le Roi ? Le Roi Edouard I^{er}, notre père, ne tolérait pas qu'on hausse le ton devant lui. Je connais des nobles qui ont perdu leur tête pour avoir élevé la voix en sa présence. Mais aujourd'hui la Cour est un marché aux bestiaux. On vocifère, on tonitrué ! On y fait assaut d'arrogance et de prétention. Où est le Roi, mon frère ? Pourquoi portes-tu le nom d'Edouard ? Qu'attends-tu pour faire sauter leurs têtes et faire cesser le vacarme qui remplit soudain ce palais ?

MORTIMER

Nos têtes !

ÉDOUARD

Vos têtes. Qu'en penses-tu, Mortimer ?

MORTIMER

Cousin, ne vous inquiétez pas pour nos têtes, nous avons de quoi les protéger. Je me soucierais plutôt de la tête de Gaveston, s'il revient en Angleterre ! Sa tête pourrait bien voler en éclats, qui vous inspire d'aussi folles menaces. Et dans les morceaux de sa tête éclatée, nous découvrirons peut-être le secret du charme maléfique sous lequel il vous tient ! Venez, mon oncle, laissons là ce roi malade, l'air de la Cour ne nous convient pas.

MORTIMER L'ANCIEN

Il fait chaud, l'air est lourd. Retournons dans nos comtés, mon neveu. Nous y trouverons assez de combattants disposés à sauver nos têtes.

WARWICK

Tout le comté de Warwick va se mettre à aimer Gaveston par amour pour moi.

LANCASTRE

Gaveston a aussi beaucoup d'amis dans le comté de Lancastre. Adieu, sire. Changez d'avis, ou vous verrez votre trône flotter dans le sang. Et on jettera contre ta tête lubrique la belle petite gueule indécente de ton abject petit mignon.

Ils sortent tous, sauf le Roi, Kent et Spencer.

ÉDOUARD

Est-ce que je suis le roi ? Dis, j'ai bien été couronné tout à l'heure ? Et je devrais me laisser gouverner ? Mon frère, tu peux te préparer au combat. Un roi soumis est un roi perdu. Il n'est pas mauvais que mon règne commence par cette mise au point. Je veux Gaveston. Je ne peux pas vivre sans lui.

2.

Devant le parc du Palais. Trois hommes sont assis devant les grilles. Entre Gaveston.

GAVESTON

Salut l'Angleterre ! Il fait froid dans ce pays. Comment se porte le royaume ? On me dit que le roi vient de mourir. Tant mieux ! Je suis un peu fatigué. Je suis venu de France à la nage. J'arrive des plages en courant. Donnez-moi un peu de pain, offrez-moi de la viande... La viande est vieille, le royaume est exsangue, l'Angleterre est malade. Mais on dit que le jeune roi est plein de santé. Donnez-moi un peu de vin. Buvons pour lui. Voulez-vous que nous buvions ensemble ? Longue vie au Roi Edouard II d'Angleterre ! Que pense le peuple du nouveau roi que Dieu lui donne ? Rien, le peuple d'Angleterre paraît bien triste aujourd'hui. C'est comme en France, c'est comme partout. Le peuple est triste, les rois font la fête. Dans ce palais on fête le couronnement sans doute. La noblesse danse, le roi est ivre. Il y a des gouttes de vin d'Espagne qui coulent entre les seins de la Reine. Le peuple se tait. Le peuple a froid. Salut, le peuple, je m'en vais, on m'appelle ! Il s'est trouvé quelqu'un pour me dire : – Gaveston, reviens ! Mon pays est beaucoup plus beau lorsque tu t'y trouves, j'aime mieux ma vie quand tu es là.

Il entre dans le parc.

Me voici, Edouard ! Gaveston est de retour ! Je veux entendre sonner toutes les cloches du royaume en l'honneur des retrouvailles du souverain et de son proscrit. Je veux qu'on me laisse mourir sur sa poitrine et que la terre entière me haïsse. Je veux être à l'abri de la haine et de l'orage. Je veux creuser ma tombe sous les arbres de ton palais.

Entrent le Roi, Kent et Spencer.

ÉDOUARD

Pierre !

Il court vers lui. En riant :

N'embrasse pas ma main. Pas comme cela. Embrasse-moi, Pierre, comme je t'embrasse. Mais pourquoi plies-tu le genou ? Ne sais-tu pas qui je suis ? Ton ami, toi-même, un autre Gaveston ! J'étais en deuil, Pierre, depuis que tu es parti.

GAVESTON

Sire, je reviens de l'enfer.

ÉDOUARD

Je sais. Frère, que pour toi aussi, mon ami soit le bienvenu à la maison. Je suis le Roi, Gaveston, l'Angleterre est ma maison, tu es chez toi partout dans le royaume.

Comme un jeu :

Je te fais Grand Chambellan. Premier Secrétaire auprès de l'Etat, et auprès de moi. Comte de Cornouailles. Roi et seigneur de l'Ile de Man.

GAVESTON

Sire, c'est trop pour ce que je mérite.

KENT

Mon frère, le moindre de ces titres suffirait à un homme d'une plus haute naissance que lui.

ÉDOUARD

Assez ! D'abord, arrête de m'appeler sire, ça m'énerve. Mon frère, que vient faire ici la naissance ? Regardez-les, ces Hauts Dignitaires, d'une naissance si noble, que ronge l'envie de me ligoter et de m'anéantir. Ton mérite, Pierre, est bien au-dessus de tout ce que je t'offre : prends mon cœur, aussi. Si on t'envie pour ces dignités, je t'en donnerai plus encore. Le seul plaisir que je trouve à gouverner, c'est le plaisir de te couvrir d'honneurs.

GAVESTON

Je ne veux rien de tout cela. Il me suffira de jouir de votre amour. Aussi longtemps que je l'ai, je me trouverai aussi grand que César,

conduisant dans les rues de Rome, avec des rois captifs enchaînés à son char triomphal.

Entre le messenger.

MESSAGER

Sire, l'évêque de Coventry demande à vous parler.

ÉDOUARD

Ah, voilà le corbeau. Eh bien, nous allons le recevoir ici même.

KENT

Mon frère, ce sont probablement les barons qui l'envoient. Ne pensez-vous pas que...

ÉDOUARD

Je pense qu'il est bon que Gaveston soit à mes côtés. Il y est à sa place,

Il fait un signe au messenger.

et il va bien falloir que les barons s'y habituent. Je pense que mon ami Pierre Gaveston est de retour, qu'il me convient qu'il soit près de moi, et que je n'ai pas l'intention de m'en séparer pour ménager cette chauve-souris !

Entre l'évêque.

Bonjour, l'évêque ! J'avais le sentiment que l'un de vos semblables allait me rendre visite ce matin.

COVENTRY

Quoi ? Ce Gaveston pourri est de retour ?

GAVESTON

Quoi ? L'évêque de Coventry n'adresse pas un salut au roi d'Angleterre ? Contenez un peu votre haine, petit prêtre. Mettez un peu d'ordre dans votre comportement. Dites bonjour à Sa Majesté !

COVENTRY

Bonjour, Majesté.

GAVESTON

C'est bien.

KENT

Edouard, Gaveston fait tout pour qu'éclate un incident irréparable. Eloigne-le pour un instant, au moins.

ÉDOUARD

Tais-toi. J'écoute.

COVENTRY

Gaveston a été banni d'Angleterre sur l'ordre du Roi, et selon le vœu du Parlement. Croyez-vous que nous allons tolérer son retour ?

GAVESTON

Comment le Parlement a-t-il pris cette décision infamante ? Qui l'a incité à le faire ?

COVENTRY

C'est moi, je n'ai pas à m'en cacher. Et je le referai bientôt, puisque te voici de nouveau dans le royaume.

GAVESTON

Vous permettez ?

COVENTRY

C'est à quel propos ?

Gaveston lui saute dessus.

ÉDOUARD

Arrache-lui sa mitre ! Déchire-lui son étole ! Refais-lui son baptême dans le ruisseau !

KENT

Mon frère, ne portez pas sur lui des mains violentes. Il ira se plaindre à la cour de Rome.

GAVESTON

Qu'il aille se plaindre à la cour du Diable ! Oh, si je l'envoyais se plaindre auprès du Diable lui-même ?

Arc, flèche.

ÉDOUARD

Non. Epargne sa vie, mais prends ses richesses. Sois évêque, reçois ses rentes. Prends-le à ton service comme chapelain. Oh, je te le donne. Fais-en ce que tu veux.

GAVESTON

Il ira pourrir dans une forteresse.

ÉDOUARD

D'accord. Dans une forteresse. A la Tour. Où tu voudras.

COVENTRY

Que Dieu te maudisse pour ce crime !

ÉDOUARD

Il y a quelqu'un ? Qu'on emmène ce curé à la Tour, messenger.

COVENTRY

Edouard sera maudit ! Edouard sera maudit !

ÉDOUARD

Pars en même temps, Pierre. Va prendre possession de sa maison et de ses richesses. Prends ma garde avec toi, tu en auras besoin. Et reviens vivant.

GAVESTON

Pauvre, pauvre, pauvre évêque ! Ah, Edouard, l'Angleterre est un pays bien étrange, si les prêtres ne jouisse plus d'aucune impunité pour y cultiver leur haine et y répandre leur venin.

3.

La salle des cérémonies. Pembroke, seul. Entrent Warwick et Lancastre.

WARWICK

C'est vrai. Il est emprisonné. A la Tour. Il a été livré à Gaveston, avec toutes ses richesses.

LANCASTRE

Vont-ils exercer leur tyrannie sur l'Eglise ? Ce roi est pourri. Gaveston est une malédiction qui s'abat sur le royaume. Cette terre

d'Angleterre que souillent leurs pas ne tardera pas à devenir leur tombeau ou le mien.

Entrent les deux Mortimer.

WARWICK

Connaissez-vous la nouvelle ? On sait enfin où se trouve l'évêque de Coventry. Il se morfond depuis deux semaines dans un cachot. Sur ordre de Gaveston.

MORTIMER L'ANCIEN

Mon Dieu !

MORTIMER

Eh bien, il va falloir que cette vermine apatride sache se protéger. A moins que sa poitrine soit à l'épreuve du fer, il va mourir !

MORTIMER L'ANCIEN

Eh bien, Lancastre ? On dirait que vous ne tenez plus sur vos jambes. Vous n'allez pas défaillir ? L'âme valeureuse du farouche Lancastre se laisserait-elle dominer par le noir démon du désespoir ? Allons, mon gaillard, du nerf !

LANCASTRE

L'ignoble Gaveston est anobli : il est comte. La Cour entière lui donne du « Monseigneur de Cornouailles », maintenant, à chaque mot. On se découvre devant lui, et on se trouve heureux s'il vous remercie d'un regard bienveillant. Comme ceci : bras dessus, bras dessous, il marche toute la journée avec le Roi. La Garde attend ses ordres. La Cour le flatte. Toute la noblesse d'Angleterre baise les pieds de ce chancre !

WARWICK

Comme ceci : s'appuyant sur l'épaule du Roi, il adresse de petits hochements de tête, des railleries, des sourires à ceux qui passent !

MORTIMER L'ANCIEN

Et personne ne s'insurge contre cet esclave !

WARWICK

Tout le monde le vomit, mais personne n'ose dire un mot.

MORTIMER

Ah, ceci trahit leur bassesse, Lancastre ! Qu'attendons-nous pour lever une armée ? Si tous les comtes et les barons pensaient ce que je pense, nous l'arracherions à la poitrine du Roi, et nous pendrions à la grande porte du Palais ce paysan gonflé de venin, qui va ruiner le royaume, et nous ruiner avec.

Entre l'Evêque de Canterbury.

CANTERBURY

Je connais tous les détails. Ils ont commencé par déchirer ses vêtements sacrés, puis ils ont porté sur lui des mains violentes. Puis ils l'ont jeté dans un cachot de la Forteresse, et Gaveston s'est emparé de ses biens. J'envoie aujourd'hui même un courrier au Pape.

WARWICK

Monseigneur, prendrez-vous les armes contre le Roi ?

CANTERBURY

Pour quoi faire ? Dieu lui-même est en armes quand on fait violence à l'Eglise.

MORTIMER

D'accord. Mais vous joindrez-vous à nous pour bannir ce Gaveston ou lui trancher la tête ?

CANTERBURY

Que faire d'autre, Messieurs ? Ceci me concerne au premier chef : l'évêché de Coventry est entre mes mains.

PEMBROKE

Messieurs, l'affaire est délicate. Il est difficile de passer outre à la volonté du Roi. Si nous entrons en rébellion ouverte, il n'y aura plus de légitimité dans ce royaume.

LANCASTRE

Je ne pense pas. Mais il faut faire en sorte que nous soyons en droit d'agir comme nous le ferons, et que ce droit soit indiscutable. Il y va de la force du futur pouvoir qui sortira de cet affrontement. S'il y a la guerre, Messieurs, et quelle qu'en soit l'issue, il faudra bien que quelqu'un règne sur l'Angleterre. Ce règne ne pourra se suffire de la force des armes : il lui faudra une légitimité qui le fonde. C'est cette légitimité qui est aujourd'hui entre nos mains, si nous devons l'emporter.

MORTIMER

Que proposez-vous, seigneur Pembroke ?

PEMBROKE

D'où le Roi tire-t-il son pouvoir ? De la Loi et de Dieu. Que le Grand Conseil soumette au parlement une ordonnance proclamant le bannissement de Gaveston, et que tous les dignitaires y apposent leur sceau. Edouard devra s'y soumettre.

MORTIMER

Et s'il refuse ?

PEMBROKE

Alors, que l'évêque de Canterbury obtienne du Pape que le Roi soit excommunié. Contre la Loi et contre l'Eglise, le Roi n'existe plus que par son armée. Et ceci sera enfin notre affaire.

MORTIMER

Monseigneur, saurez-vous convaincre le Pape de mettre Edouard II d'Angleterre au ban de l'Eglise ?

CANTERBURY

Edouard s'est mis lui-même au ban de l'Eglise en faisant violence à un prêtre. Le Pape ne peut l'ignorer.

LANCASTRE

Il faut préparer cette ordonnance au plus vite.

MORTIMER

Le seigneur Pembroke est un esprit méthodique. Il aura certainement pensé à nous épargner ce délai inutile ?

Pembroke sort un parchemin.

Signons, Messieurs.

Ils signent. Entre Kent.

WARWICK

Bonjour, seigneur de Kent. Nous vous attendions. Le Grand Conseil vient de rendre une ordonnance proclamant le bannissement de Pierre Gaveston. Il n'y manque que deux signatures : la vôtre et celle du Roi. Voulez-vous bien signer ici ?

4.

Le Parc. Le Roi, Kent, Spencer.

KENT

Sire, ils sont tout à fait déterminés. Je crois que ce n'est pas une simple manifestation de mauvaise humeur. Ils semblent disposés à mener ce conflit jusqu'à ses dernières conséquences.

ÉDOUARD

Seraient-ils assez fous pour prendre les armes contre le Roi ?

KENT

Je le crains. La majorité du Parlement leur est acquise. Et Canterbury leur a vraisemblablement promis votre excommunication, si vous refusez de signer l'ordonnance. Il a été vivement impressionné par le traitement que vous avez fait subir à l'évêque de Coventry. Je vous avais prévenu, sire : c'était une maladresse.

ÉDOUARD

Peut-être.

KENT

Si vous êtes excommunié, Canterbury déchargera les barons de leurs obligations envers vous. Ils se sentiront libres, vous serez déposé et un nouveau souverain sera élu.

ÉDOUARD

Qui ? Lancastre ? Ce tas de plâtre mal séché ? L'individu le plus bête qui ait jamais vu le jour depuis Ménélas ? Ça vaudrait le coup d'essayer, pour rire. Ils n'oseront pas. Et quant à Mortimer, ils n'oseront pas non plus : il est trop intelligent au contraire, il a trop faim, il les mangerait tous. Et puis l'Angleterre ne va tout de même pas changer de dynastie parce que la tête de Gaveston ne convient pas à ces messieurs !

KENT

Justement, sire. Ils peuvent couronner votre fils. Ils le feront même d'autant plus volontiers qu'il est trop jeune pour exercer le pouvoir.

ÉDOUARD

Mais enfin je rêve ! Que veut dire le mot Roi dans ce pays ? Faut-il que la vocation de la couronne d'Angleterre soit de se trouver entre les mains de deux curés ? J'en ai assez de Rome, de l'Eglise, des cierges et du Pape ! Je vais mettre le feu aux cathédrales. Je vais défoncer l'architecture romaine. Je vais massacrer assez de prêtres pour faire déborder le Tibre. Mon frère, vous oubliez qu'en dernier lieu ce sont les armes qui décideront de notre destin.

Entre Gaveston.

GAVESTON

J'entends murmurer de tous côtés que l'on m'exile et que je dois fuir ce pays.

ÉDOUARD

Bonjour, Pierre. As-tu passé une bonne journée ? On m'a dit qu'un de tes chevaux s'était blessé ce matin. Rien de grave, j'espère ? Ce que tu entends dire est faux. Complètement faux. Et tu as osé le croire ? Cela étant, la situation n'est pas brillante. Mais que tout ceci est étrange. Ils te haïssent comme je n'ai jamais cru qu'on pouvait haïr quelqu'un.

GAVESTON

Ils me haïssent moins qu'ils ne convoitent votre pouvoir. Ils veulent régner à votre place, voilà tout.

Entre la Reine.

ISABELLE

Bonjour, Édouard.

ÉDOUARD

Ne me touche pas.

ISABELLE

Je ne te touche pas, Édouard. Je ne touche plus personne. Mon époux a peur de moi. L'Angleterre me fuit. Je suis maudite depuis que je suis reine.

GAVESTON

Ah bon ? Je croyais que Mortimer, par exemple...

ISABELLE

Qu'il se taise, Édouard ! Ton lit devrait suffire à l'occuper. Je ne veux pas entendre mon nom dans sa bouche, je ne veux pas qu'il touche à ma vie.

GAVESTON

Belle Isabelle dedans ma bouche
 Belle Isabelle tout contre moi
 Belle Isabelle craint que je touche
 A sa vie, à son nom, à son Roi.

ÉDOUARD

Mon frère, laisse-nous seuls. Je veux parler à mon épouse.

Kent sort.

Reste, Gaveston. Tu fais partie de ma solitude. Mon épouse, je vous vois bien familière avec Roger Mortimer.

ISABELLE

Oh, ne reprenez pas ces calomnies à votre compte. Je n'en peux plus. Vous ne me regardez pas, vous m'avez oubliée, la passion de Gaveston vous dévore. Qu'ai-je à faire dans ce pays quand vous me délaissez ? Nous avons vécu heureux, Édouard, à notre manière. Je me coulais dans votre désir, je fondais dans votre regard. Que s'est-il passé depuis ? Est-ce la couronne, dis, est-ce la couronne qui m'a rendue invisible à tes yeux ?

ÉDOUARD

Ne parlez pas de notre passé, Isabelle. Notre passé m'est odieux. Notre passé me fait mal, et vous n'y êtes pour rien. La couronne vous fait peur ? Mais dites-moi, vous choisissez bien mal vos amis. Mortimer ne pense qu'à la couronne lorsqu'il vous tient dans ses bras.

ISABELLE

Vous êtes jaloux, Edouard ? C'est l'arrivée de Gaveston qui a ranimé ce noble sentiment dans votre cœur ? Tu ne sais rien de la jalousie. Tu en ignores la puissance aussi bien que les délices. C'est Gaveston qui te suggère ce petit simulacre ? Cela ne m'étonne pas : il manque d'envergure, et il te connaît mal.

ÉDOUARD

Isabelle, ne soyez pas désagréable à l'égard de mon ami. Cela fait partie des choses que j'ai du mal à accepter. Nous sommes au bord de la

guerre civile à cause d'un incident de cet ordre. C'est vous dire. Vous le haïssez. Vous le haïssez avec une telle violence qu'on se demande dans quelle folie secrète, dans quelle noirceur inconnue de votre âme la haine va puiser ses ressources. Vous êtes au mieux avec Mortimer, et je n'ai pas besoin de Gaveston pour m'en apercevoir. Mais vous avez raison : cela m'est égal. Il se trouve cependant que Mortimer est à la tête du complot qui se prépare contre moi, et votre intimité avec lui me donne à penser que vous n'êtes pas étrangère à ces intrigues. Vous voulez vous servir des barons pour éloigner Gaveston. Je ne sais pas quels influx étranges la couronne propage dans nos têtes, mais je sais que la présence de Gaveston a fait lever en vous une fureur inouïe. C'est pour cela que vous jouez de l'amour naïf que Mortimer vous porte. Vous avez un délire méthodique, Isabelle. C'est faux ? Bien. Prouvez-le. Usez de votre influence auprès de Mortimer pour que Gaveston reste à la Cour.

ISABELLE

Que dis-tu ? Sais-tu ce que tu me demandes ? C'est impossible, Édouard ! La haine que Gaveston soulève sur son passage dépasse ma volonté, comme celle de Mortimer, comme la sienne aussi, sans doute ! Il y a là quelque chose de monstrueux et je n'y peux rien !

ÉDOUARD

Alors va-t'en ! Ne me touche pas ! Qu'ai-je à faire de l'amour que tu me portes ?

Edouard s'éloigne, Gaveston regarde la Reine.

C'est cette monstruosité que j'aimais en toi, je voulais conquérir le monde à tes côtés. Tu ne peux rien m'offrir d'autre désormais que des plaintes, des lamentations sur ton pauvre sort de femme délaissée. Fous le camp dans ton palais, pleureuse ! Va mouiller tes draps de sueur et de larmes ! Va hanter les couloirs sombres avec les fantômes de la noblesse d'Angleterre !

ISABELLE

Ne t'en va pas, Édouard !

ÉDOUARD

Regarde : c'est l'été. La lumière a-t-elle jamais eu cette couleur ? Gaveston est une fleur improvisée qui a jailli dans mon parc. Gaveston a ramené en Angleterre des milliers de soleils inconnus ! Va-t'en Isabelle ! Tu es blanche comme un linge, tu es déjà morte !

ISABELLE

Attends, Édouard ! Attends-moi un instant encore ! Rien n'a changé dans notre corps, rien n'a changé dans notre peau ! Pourquoi la haine et la mort se sont-elles glissées en nous ?

ÉDOUARD

Pleure, Isabelle. Seul le ciel sait à quel point je t'aime. Personne, en ce pauvre monde, ne peut même l'imaginer. Mais pleure : si Gaveston doit partir, je ne te reverrai plus.

Édouard sort. Gaveston regarde la Reine fixement.

ISABELLE

Nous avons vécu des moments de folie amoureuse ! Nous avons fondu nos délires ! Tu me disais : tu es fou Isabelle, tu es plus fou que moi ! Pourquoi sommes-nous damnés, Édouard ? D'où sont venues la honte et la détresse qui tombent sur notre destin ? Est-ce la Couronne, dis, est-ce la Couronne qui nous a ensorcelés ?

Elle pleure. Le regard de Gaveston s'est fixé sur elle, comme sur la racine du désespoir.

4 bis.

Isabelle, seule.

ISABELLE

C'en est fini de moi, pauvre et triste princesse
 Voici Dieu qui me frappe au cœur de mon destin
 Me voici reconduite au bout de ma détresse
 C'est la Mort qui bientôt m'invite à son festin
 Il me faudra payer ce bonheur trop précoce
 Que ma jeunesse m'a donné
 L'heure noire a bientôt sonné
 D'emprunter cet autre carrosse
 Isabelle a fini sa noce
 Voici le malheur couronné

Dieu sanglant qui m'a prise en mon pays de France

Quel palais construis-tu avec nos cœurs brisés
 Quelle histoire écris-tu avec notre souffrance
 Pour jouir à ce point de nous voir écrasés ?
 Ce vaisseau qui me fit aborder l'Angleterre
 Où se tissent tant de complots
 Que n'a-t-il sombré dans les flots
 Plutôt que de toucher la terre
 ²⁴
 Puisque ma vie n'est que sanglots ?

Que ne fut-il empli de poison, ce calice
 Nuptial, où je buvais ma perte avec passion ?
 Je croyais voir l'amour y former son caprice
 C'était la mort déjà qui tramait sa mission
 Et le soir est passé de cet hymen trop tendre
 Dont le bonheur fut trop parfait
 Lorsqu'enfin le Roi satisfait
 Pouvait entre ses bras me prendre
 M'étouffer, m'égorger, me pendre
 Pour avoir joui tout à fait.

Mais je ne suis pas morte en cette sombre fête
 Le sort me prédestine à de plus purs tourments
 Ma vie chante la mort, ma vie est une bête
 Folle, blessée au ventre, otage de serments
 Insensés ! Dieu, je tremble et je me désespère
 Oh, qu'éclate enfin mon souci
 Et que la terre tremble aussi
 Des secousses de ma colère
 Je veux sortir de ma misère
 Je ne veux pas mourir ici.

Sois sage, ô ma douleur. Qui te croit ? Qui t'écoute ?
 Nul n'entendrait ici ton cri faible et tremblant.
 Le Roi est sur sa couche. Il n'est pas seul sans doute.
 L'autre Français sur lui porte un regard troublant.
 Ses mains vont sur son corps déposant quelque charme
 Quelque sortilège caché

²⁴ Vers manquant dans l'exemplaire qui a servi à la copie.

Et le Roi près de lui penché
 Verse sur son cœur une larme
 Comme signe de son alarme
 D'en être bientôt détaché.

Il faut donc désormais que j'écarte ma peine
 Et plutôt que de voir le Roi m'abandonner
 Que j'oublie mon chagrin, que moi, qui suis la Reine
 Je parle à ces barons pour les désarçonner
 Me voici combattant d'un tournoi bien étrange
 C'est moi qui vais souffrir pour eux
 C'est moi qui vais bénir leurs jeux
 C'est à moi de me faire l'ange
 De leurs amours couverts de fange
 Et de leur couple monstrueux.

5.

Le Palais. Warwick, Pembroke, les deux Mortimer, Lancastre.

WARWICK

Le comte de Kent a transmis notre pétition au Roi.

PEMBROKE

Il est probable qu'il fera tout pour que le Roi refuse.

MORTIMER

Eh bien, la guerre.

WARWICK

Édouard ne s'est pas montré à la Cour depuis hier. Que fait-il ?

MORTIMER L'ANCIEN

Il prend du bon temps. Il sait que cela ne va pas durer.

LANCASTRE

Il faut qu'à la prochaine séance du Conseil, nous présentions solennellement cette ordonnance au Roi, afin de savoir s'il accepte ou s'il refuse.

PEMBROKE

Il n'y aura pas de prochaine séance du Conseil. Le Roi n'est pas fou. Il ne convoquera pas le conseil de sitôt.

LANCASTRE

Eh bien, nous devons nous rendre auprès de lui en délégation solennelle. Il faut qu'il se prononce.

Entre le messenger.

LE MESSAGER

Messeigneurs, la Reine est là qui voudrait vous parler.

Surprise chez les nobles.

LANCASTRE

La Reine ? Mais comment ? Où est-elle ?

LE MESSAGER

Ici même. Elle attend.

PEMBROKE

La Reine d'Angleterre fait antichambre chez les nobles... Mortimer, il se passe quelque chose.

LANCASTRE

Dites à Sa Majesté que nous sommes heureux de l'accueillir.

Le messenger sort.

Que faut-il faire ?

Entre la Reine.

PEMBROKE

Voici la sœur du Roi de France. Elle n'a pas bonne mine.

WARWICK

C'est le Roi, je suppose, qui la fait souffrir.

MORTIMER L'ANCIEN

Que faut-il avoir dans le cœur pour maltraiter une telle femme ?

PEMBROKE

Il suffit d'avoir Gaveston dans le cœur, sans doute.

MORTIMER

Madame, comment se porte Votre Majesté ?

ISABELLE

Mortimer, le Roi me hait. Et le Roi me le dit.

MORTIMER

Le Roi vous dicte votre conduite : imitez-le, haïssez-le à votre tour.

ISABELLE

Il n'est pas en mon pouvoir de décider de le haïr. Mais c'est en vain que je l'aime. Tout est fini pour moi.

LANCASTRE

Ne craignez rien, Madame. Gaveston va bientôt partir. Le Roi vous reviendra.

ISABELLE

Si Gaveston s'en va, le Roi m'exile.

MORTIMER L'ANCIEN

Oh, il dit ça, mais vous savez...

ISABELLE

Ma seule chance est d'obtenir de vous que Gaveston ne parte pas.

WARWICK

Que dites-vous ?

LANCASTRE

Majesté, Gaveston va partir. Et s'il reste, il est mort.

WARWICK

On aimerait bien qu'il reste aussi, pour voir sa tête rouler dans la boue.

MORTIMER

Madame, souhaitez-vous vraiment que Gaveston reste auprès du Roi ?

ISABELLE

Oui. S'il est exilé, le Roi devient fou de rage et de haine. Il ne veut plus me voir à ses côtés, je ne dois plus paraître à la Cour. Et je ne veux même pas imaginer ce qui pourrait se passer si quelqu'un le tue.

MORTIMER L'ANCIEN

N'est-il pas étonnant qu'il soit à ce point ensorcelé ?

ISABELLE

Mortimer, intervenez en ma faveur. Plaidez pour moi.

MORTIMER

Vous voudriez que je plaide pour Gaveston ?

ISABELLE

Pour moi.

WARWICK

Plaide pour qui tu veux, personne ne me fera changer d'avis.

LANCASTRE

Seigneur, dissuadez la Reine.

ISABELLE

Croyez-vous que la présence de Gaveston m'est agréable ? Y en a-t-il un seul d'entre vous qui puisse prétendre le haïr autant que je le hais ?

LANCASTRE

Alors ne le retenez pas.

ISABELLE

C'est pour moi que je parle.

LANCASTRE

Majesté, c'est inutile. Nous ne pouvons pas vous satisfaire.

ISABELLE

Mortimer, puis-je vous parler un moment ?

Isabelle et Mortimer s'écartent. Un silence.

LANCASTRE

Messieurs, si la Reine convainc Mortimer, resterez-vous à mes côtés ?

MORTIMER L'ANCIEN

Je n'entreprends rien contre mon neveu.

PEMBROKE

Croyez-vous qu'elle puisse le convaincre ?

WARWICK

Elle défend son affaire avec une certaine chaleur.

LANCASTRE

Mortimer reste froid.

WARWICK

Elle sourit. Voulez-vous parier qu'elle l'a retourné ?

ISABELLE

Messeigneurs, je dois me retirer. Mortimer vous dira mieux que moi tout ce que je peux vous dire : je suppose qu'il vous parlera avec moins d'émotion.

LANCASTRE

Longue vie à la Reine d'Angleterre.

Elle sort.

Expliquez-nous, Mortimer, comment ce qui était vrai hier est devenu faux aujourd'hui ! Comment il était bon qu'il soit exilé tout à l'heure et comment il est bon maintenant qu'il reste ! Quant à moi, ma conviction est faite – je n'assumerai pas le ridicule de me dédire sur une affaire de cette importance, ni de renier les principes qui président depuis toujours à ma conduite.

PEMBROKE

Nous pourrions peut-être écouter ce que Mortimer veut nous dire, s'il veut bien nous dire quelque chose.

WARWICK

Rien de ce qu'il dira ne peut faire que des choses contradictoires soient vraies en même temps.

PEMBROKE

Merci de cette précision.

MORTIMER L'ANCIEN

Parlez, mon neveu. Mais ne jouez pas au sophiste.

MORTIMER

Est-ce l'exil de Gaveston que nous recherchons, ou sa mort ?

LANCASTRE

Cela m'est égal. Par plaisir personnel, j'aimerais assez voir cet individu taillé en morceaux. Mais mon plaisir n'a rien à faire ici : il s'agit des affaires du royaume. En ce domaine, la seule chose qui importe, c'est qu'il soit mis hors d'état de servir à la Cour et auprès du Roi. A cet égard, son exil ou sa mort sont équivalents.

MORTIMER

Je n'en suis pas certain. N'oubliez pas qu'il est riche désormais. Il peut encore se faire de nombreux amis dans certaines régions d'Angleterre. Il peut équiper une armée.

WARWICK

Gaveston à la tête d'une armée !

MORTIMER

Je ne suis pas disposé à sous-estimer ce personnage, qui nous tient en échec depuis si longtemps.

WARWICK

Voilà un échec qui va connaître une fin heureuse, s'il reste à la Cour d'Angleterre.

MORTIMER

C'est un échec qui ne sera définitivement effacé que s'il meurt. S'il est vivant, n'importe où, le Roi n'a pas sa tête à lui. Il n'aura de cesse de le faire revenir. Mais prenez garde : il aura su tirer les leçons de sa première expérience, il y sera mieux préparé. Il prendra le temps d'affirmer son droit et d'organiser ses forces. L'éventuelle armée de Gaveston ne vous fait peut-être pas peur, mais jointe à celle du Roi, toutes deux risquent de n'être pas négligeables.

PEMBROKE

Mortimer, vous avez une autre idée en tête ?

MORTIMER

Il faut que Gaveston meure, et pour qu'il meure, il faut qu'il reste à la Cour. Cet homme a l'art de provoquer la haine partout où il passe. Ne le glorifions pas de l'auréole des proscrits : il serait encore capable de trouver des soutiens. Ici il ne peut plus en avoir aucun. Son séjour auprès du Roi est tout récent : laissons-le plus longtemps faire son office, laissons-le se livrer imprudemment à ses jeux licencieux, laissons-le dilapider les finances de la couronne, et il sera bientôt haï par toute l'Angleterre. Il sera assez isolé pour que nous puissions l'abattre d'une chiquenaude, comme un fruit vermoulu. Je dis : l'abattre, et non lui donner l'occasion d'aller reconstituer ailleurs des forces qu'il aura perdues ici.

WARWICK

Toute la Cour le déteste déjà.

MORTIMER

Il n'y a pas que la Cour en Angleterre. La Cour ne suffit pas à occuper les champs de bataille. Le peuple a horreur des mœurs dissolues, du luxe, des dépenses immodérées. Et le peuple a également horreur du vice qui associe Sa Majesté à ce mignon. Bientôt ils seront tous deux tellement haïs que le Roi ne trouvera plus de soldats pour composer son armée, plus d'impôts pour soutenir ses entreprises. Laissons pourrir la base sur laquelle son trône repose. Nous pourrons alors lui faire la guerre, s'il le faut – certains de la gagner.

LANCASTRE

Tout ceci me dégoûte. Ce sont les calculs du diable. En attendant, on veut que nous revenions sur notre parole, que nous effacions notre signature : c'est ce qui va nous perdre. Le Roi sait aujourd'hui qu'il doit céder. C'est pourquoi il vous envoie la Reine. Sa dernière manœuvre. Et vous allez capituler au bord de la victoire. Je ne sais quel dessein vous poursuivez, Mortimer, mais rien de bon n'en sortira pour le royaume.

Il sort, suivi de Warwick.

MORTIMER L'ANCIEN

Vos arguments, mon neveu, ne sont pas mauvais. Certes, Lancastre a raison : il est désagréable d'avoir à changer d'avis, tout au moins d'une façon aussi brutale. Mais enfin, peut-être pouvons-nous espérer ainsi une réussite plus complète. Peut-être aussi le Roi va-t-il s'amender. Vous savez, ce n'est pas un mauvais garçon. Les plus puissants ont eu de ces caprices. Alexandre aimait Hephestion. Hercule a pleuré pour Hylas, et pour le doux

Patrocle Achille a soupiré. Même les plus sages : Cicéron aimait Octave, et Socrate dans toute sa gravité languissait pour le sauvage Alcibiade. Laissons le Roi jouir quelque peu de cette passion juvénile. L'âge mûr le détachera de ces jeux.

Il sort.

MORTIMER

Mon oncle n'a rien compris.

PEMBROKE

Il semble, Mortimer, que nous allons goûter la présence de Gaveston quelque temps encore.

MORTIMER

En êtes-vous sûr ? Lancastre est furieux.

PEMBROKE

Lancastre ne peut rien entreprendre sans vous et votre puissante famille. C'est la coalition de nos forces qui mettait le Roi en situation difficile. Divisés, nous ne valons rien.

MORTIMER

En bien, que le Roi se réjouisse de sa victoire. Qu'il croie son pouvoir renforcé. Qu'il perde toute méfiance, et toute mesure. Nous avons le temps.

PEMBROKE

La présence de Gaveston ne semble pas vous gêner.

MORTIMER

Gaveston m'indiffère. C'est la présence du Roi qui m'est insupportable. Cet incapable va entraîner notre pays dans un naufrage que vous imaginez à peine.

PEMBROKE

Un naufrage dont notre pays sera sauvé grâce à vous ?

MORTIMER

Venez, Pembroke.

Ils sortent.

6.

La grande salle des cérémonies. Une table est dressée. Spencer. Entrent Edouard et Isabelle.

ISABELLE

Édouard, vous réunissez votre Conseil aujourd'hui, et l'on me dit que vous avez souhaité ma présence. C'est vrai ?

ÉDOUARD

Ma foi, Isabelle, il semble que vous prenez désormais quelque part aux affaires du Royaume. Diantre, mon épouse, vous avez merveilleusement mené cette affaire-là ! Voyez : je réunis le Conseil autour d'une table. Qu'en pensez-vous ? Je voudrais que nos débats soient un peu plus détendus. Nous n'avons pas grand chose à débattre, d'ailleurs : il s'agit de sceller notre réconciliation. Le Roi d'Angleterre retrouve sa noblesse. C'est inattendu, mais c'est agréable.

ISABELLE

C'est surtout heureux pour notre pays. Cette division annonçait une guerre sanglante.

ÉDOUARD

Isabelle, vous êtes une sorcière. Mortimer est à vos genoux, il vous adore, il ne fait que vous obéir ! Comment avez-vous pu obtenir tout ce que je vous demandais ? Et si vite !

ISABELLE

Voulez-vous rallumer cette querelle ?

ÉDOUARD

Pas du tout. Je m'étonne. J'ignorais que votre charme fût si foudroyant.

ISABELLE

Vous m'aimez donc un peu mieux ?

ÉDOUARD

Je vous adore, petite Reine. Gaveston va rester près de moi, et c'est grâce à vous.

ISABELLE

C'est la présence de Gaveston qui vous réjouit.

ÉDOUARD

Et la tienne aussi, si tu aimes Gaveston un peu, si tu souris quand tu le vois, si tu en fais ton ami. Sois amie avec Gaveston, Isabelle ! Aime-le. La réconciliation. Ma vie recomposée. Plus rien qui me divise, plus rien qui me sépare. Qu'en dis-tu ? Réponds-moi.

ISABELLE

Vous savez, Majesté, que je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour assurer votre plaisir.

ÉDOUARD

Donne-moi ta main, Isabelle. Je voudrais pouvoir t'épouser une seconde fois.

Entre Kent.

KENT

C'est un grand jour, Édouard.

ÉDOUARD

En effet. Mais je suis content de te l'entendre dire. Je doutais fort que tu portes Gaveston dans ton cœur.

KENT

Qui sait ? Mais cela n'a pas grande importance. C'est de ton pouvoir que je m'inquiète. Et aujourd'hui, je crois qu'il se porte bien.

ÉDOUARD

C'est plutôt le pouvoir de notre épouse qui a fait merveille.

KENT

Je n'en doute pas. Cependant s'ils ont cédé, c'est qu'ils y étaient contraints. Ceci est une victoire pour toi, et il ne faut pas l'oublier.

ÉDOUARD

Comment ?

KENT

Je tiens d'excellente source que la situation de nos barons n'est pas très bonne. Ils sont divisés. Ils s'affrontent. Deux partis, deux factions rivales se dessinent chez eux. Hier, ils se sont dit des paroles très dures. Il faut tenir bon. Il faut en profiter. Il faut les exciter les uns contre les autres.

ÉDOUARD

Comment sais-tu tout cela ?

KENT

Je t'en parlerai plus tard. C'est une information de première main. Souviens-toi de ceci : la fermeté, pour l'heure, est ta meilleure conduite.

Entrent Lancastre, Warwick, Pembroke, Mortimer, Mortimer l'Ancien.

ÉDOUARD

Bienvenue à la noblesse d'Angleterre. On me dit que vous avez renoncé au projet insensé d'éloigner de moi le plus cher de mes amis. C'est une profonde sagesse qui a inspiré en cela votre conduite. Croyez, Messieurs, que le Roi d'Angleterre est tout disposé désormais à écouter avec attention chacune de vos requêtes. Lancastre, tu seras Grand Amiral de la flotte. Warwick sera mon Premier Conseiller. Pembroke portera mon épée dans les cortèges. Mortimer, je te fais Maréchal du royaume. Et quant à vous, Monseigneur Mortimer de Chirke, vous prendrez la tête de l'armée d'Ecosse.

LANCASTRE

Soyez convaincu, Majesté, que c'est notre dévouement à la couronne qui dicte chacun de nos pas.

ÉDOUARD

C'est bien. Fêtons royalement ce jour.

Entrent Gaveston et la Nièce.

GAVESTON

Bonjour, Édouard. J'ai mal dormi cette nuit. J'ai eu peur, j'ai eu froid. J'ai rêvé de la guerre. J'ai rêvé d'une femme qui mourait dans mes bras. Édouard, ma vie ne serait qu'un long cauchemar si tu n'étais pas à mes côtés.

ÉDOUARD

Bienvenue, Comte de Cornouailles. Nous sommes heureux de t'accueillir parmi nous aujourd'hui. Regarde : la concorde règne entre le Roi et la Noblesse. Une stupide petite affaire nous avait un moment séparés. Mais nous sommes désormais réunis. Viens : tu es des nôtres.

GAVESTON

Bravo. La joie se lit sur les visages. J'ai faim, et vous ?

ÉDOUARD

Alors, Messieurs, vous ne saluez pas mon ami Gaveston ?

MORTIMER

Certes. Bienvenue au seigneur Chambellan !

PEMBROKE

Bienvenue au Premier Secrétaire du royaume !

KENT

Mon frère, vous les entendez ?

GAVESTON

Édouard, tu donnes trop de soucis à tes barons. Ils vont crever bientôt. Mon Dieu ! Comment peut-on être si blanc ?

ÉDOUARD

Asseyons-nous autour de cette table, pour fêter dignement notre unité retrouvée. Demain nous aurons des joutes et un grand tournoi. Puis nous célébrerons le mariage du Comte de Cornouailles. Savez-vous que je l'ai promis à notre nièce, l'héritière du Comte de Gloucester ? Notre nièce, vous aurez bientôt un des plus beaux seigneurs de l'Angleterre dans votre lit. Je ne pense pas que vous vous y ennuierez. Gaveston est d'une compagnie très agréable. Qu'en pensez-vous, Lancastre ? Je tiens à ce que les fêtes que nous donnerons demain soient tout particulièrement somptueuses. J'ai donné des instructions dans ce sens. Nous aurons de beaux combats. Personne, sans doute, n'osera y faire défaut.

LANCASTRE

Savez-vous, sire, que le Roi de France est entré en Normandie ?

ÉDOUARD

Il va falloir qu'on le chasse.

WARWICK

Avec quelles troupes ? Avec quelles ressources allez-vous financer ce nouvel effort de guerre ? Les fêtes que vous ne cessez de donner ont miné le trésor de la Couronne.

ÉDOUARD

Assez ! Je n'ai pas demandé qu'on parle de la guerre. Je conduirai la guerre comme je le veux. A cet instant, je veux qu'on pense aux fêtes que je donnerai demain en l'honneur du comte de Cornouailles et de son épouse. Quel emblème adopterez-vous, Mortimer ?

MORTIMER

Un emblème tout simple, sire. Ce n'est pas la peine d'en parler.

ÉDOUARD

Il me plaît que nous en parlions.

MORTIMER

C'est un grand cèdre florissant. Sur les plus hautes branches, on voit des sigles royaux. Et sur le tronc, il y a un ver rongeur qui grimpe.

LANCASTRE

Voici mon emblème. Il y a un poisson que tous les autres poissons haïssent. Il croit s'échapper en s'envolant. Mais un oiseau de proie le tue en plein vol. Et voici ma devise : Partout la mort !

KENT

Mon frère, allez-vous tolérer plus longtemps ce langage ?

GAVESTON

Sire, on vous couvre d'injures !

ISABELLE

Arrêtez, ne reprenez pas cette infâme querelle.

LANCASTRE

Édouard ! Les bandes d'Irlandais ont défoncé nos frontières. Les Ecosais vont s'emparer d'York : personne n'est là pour leur faire face. La révolte gronde aux Communes, la rébellion est proche. Les garnisons qui occupaient la France ont été jetées à la mer, elles crèvent de faim et n'ont plus d'armes pour se défendre ! Et tu t'occupes à organiser des fêtes ! Tu

laisses dévaliser le trésor royal par des brigands anoblis. Tu ne penses qu'au plaisir et à la débauche ! Ressaisis-toi, Roi d'Angleterre ! Nous avons raison : ce Français pervers te souille l'âme comme il te souille le corps ! Il te rend malade, il te rend fou. Qu'on le jette hors de notre pays !

Les nobles sortent.

ÉDOUARD

Domage. Nous avons manqué un bon repas. J'avais fait préparer des canards selon une recette du Pays de Galles dont on m'avait dit le plus grand bien. Au fond, la salle du Conseil n'est pas vraiment faite pour qu'on y mange. T'ai-je dit, Pierre, que tes cheveux scintillent ? On croirait que la lumière de la lune s'y réfugie pendant le jour. Venez, Kent. C'est la guerre. Il va bien falloir que nous y pensions.

Sortent le Roi, Kent, Isabelle.

GAVESTON, *à la Nièce*

Le Roi a raison. Je sais bien faire l'amour. Vous êtes vierge, petite princesse ? Je vais vous révéler des mystères.

7.

Le Parc. Spencer, Édouard, Gaveston.

ÉDOUARD

Lorsque j'étais petit, le roi mon père avait l'habitude de me prendre sur ses genoux. Il me disait : « Édouard, méfie-toi de la noblesse. N'oublie pas que chaque noble est un roi en puissance, et chaque noble se considère comme un roi lésé. Ils en voudront à ta peau, ils en voudront à ton fils, c'est toute notre race qui est maudite. » J'étais petit. Je jouais sur ses genoux, je cachais mes mains dans les plis de ses vêtements, pendant qu'il me parlait de philosophie politique. Et, souvent, je demandais ce que c'était qu'être roi. On m'avait dit, c'est commander à tout le monde, c'est faire ce qu'on veut. Je n'ai jamais remarqué que mon père ait pu faire ce qu'il voulait. J'ai attendu le jour de mon couronnement comme un jouet. Quand j'étais petit, je n'admettais pas qu'on me promette, et qu'on me fasse attendre. Je voulais tout de suite. Plutôt qu'attendre, je préférais renoncer. Le désir est insupportable. Les tripes se convulsionnent, les mauvaises

humeurs envahissent le ventre. Je n'aime pas penser à ce que je vais avoir, je n'aime pas laisser délirer ma tête, j'aime tenir les choses dans mes mains, les manipuler, sauter, jongler, danser avec. Le jour de mon couronnement devait être le jour de ton retour. Tous les désirs confondus. Il a bien fallu que je prenne patience. Ils avaient mis cette femme dans mon lit, qui n'était pas bête et qui n'était pas laide. As-tu déjà eu envie de la Reine ? Tu devrais lui faire la cour. Tu lui plais peut-être. (*Riant.*) Elle est jalouse ! Les nobles n'ont rien contre les amants de la Reine. Ils pourraient même t' enrôler dans leur conjuration.

GAVESTON

Sire, qu'allez-vous faire ?

ÉDOUARD

Il faut que tu t'en ailles, Pierre. Il faut que tu partes, ou ils vont me tuer. Nous allons réapprendre la patience. Pars, va vivre où tu veux. Je te donnerai tout l'or que tu voudras. Nous ne resterons pas longtemps séparés : ou bien je foutrai en l'air ma couronne, et je viendrai te rejoindre. Pars. Ils vont se calmer, ils vont penser qu'ils ont gagné. Ils auront entre leurs mains un roi qu'ils croiront docile. Je vais les déposséder, pièce après pièce, de tout pouvoir, doucement, sans faire de bruit. Je vais semer la discorde entre eux, faire monter les rivalités, les haines. Je vais laisser les armées d'Irlande, d'Ecosse, de France crever les frontières, et je les enverrai s'y faire battre et y mourir. Ils vont s'affaiblir de plus en plus cependant que m'occuperai à rassembler mes forces. Je vais lever une armée puissante, formidable, mais clandestine : ils n'en sauront rien. Je vais payer des soldats si cher qu'ils se feront damner pour moi. Mais il me faut un peu de temps. Si nous livrons bataille aujourd'hui, l'issue est douteuse. Et je ne veux pas perdre !

GAVESTON

Mon départ ne les apaisera pas. Ils vont vous enfermer dans leur dictature. Vous allez être leur otage, leur prisonnier.

ÉDOUARD

Que puis-je faire d'autre ? Reste ici, et le légat du Pape me dépose demain. Où sont mes troupes ? Qui va nous soutenir ? Je ne sais pas si les Anglais tiennent plus à leur Roi ou à leur Église.

GAVESTON

Eh bien, je vais partir. Où voulez-vous que j'aille ? Je ne peux pas mettre les pieds sur la terre de France. Je voue à ce pays une haine sans fond, je m'y enfoncerai comme dans de la vase, et la terre m'engloutira ! Partout où j'arrive, il faut que l'on me chasse. On dirait que je suis fait pour vivre en exil. Et si je meurs, mon âme peut-être ne trouvera même pas de patrie.

ÉDOUARD

Je vais gagner, Pierre. Je vais pulvériser ces démons pleins d'envie et de rancœur. Je veux que tu reviennes ici comme un seigneur que l'on révère.

GAVESTON

Allons, c'est impossible. J'ai quelque chose dans le cœur ou dans le corps qui fait que le sol se dérobe sous mes pas. Il n'y a pas de terre qui puisse m'accueillir. Je ne pourrai jamais me reposer. Je suis un pèlerin devant qui la terre sainte reculerait chaque jour. Je n'aurai jamais d'autre patrie que le départ, et le voyage sans horizon. Quand j'ai posé la tête sur ton corps la première fois, je me suis dit : voilà, c'est là que j'habite. C'est là que je suis né. Maintenant il n'y a plus rien. Je regarde ta peau, et il me semble que tu es un étranger. Quand j'étais petit, j'accompagnais ma mère au marché. Un jour, je l'ai perdue dans la foule. La faille qui s'est ouverte ce jour-là dans mon cœur ne s'est jamais refermée depuis. Au contraire, elle s'élargit, elle s'éventre. Bientôt ma vie ne sera plus qu'un trou.

ÉDOUARD

Ne pars pas. Reste ici. On va faire la guerre, et on gagnera peut-être. Ou bien, partons tous les deux. Si on s'évaporait, si on s'éclipsait dans le vent sans laisser aucune trace ? Y a-t-il quelque part un coin de terre où je pourrais vivre avec toi ? On sera paysans, valets de ferme, garçons de salle. C'est peut-être comme cela qu'il faut vivre.

GAVESTON

J'ai sommeil. On va dormir.

ÉDOUARD

Je t'enroule dans les draps et tu t'habilles en bonne femme.

GAVESTON

Je me roule par terre et je me couvre de honte.

ÉDOUARD

On se court après, on s'attrape.

GAVESTON

On pleure de rire, on meurt de joie.

8. (2^{ème} version, 1975)²⁵

La campagne. Gaveston traqué par une troupe de soldats.

GAVESTON

Peu importe ! Ils ont voulu que je m'en aille, je m'en vais. Je repars au-delà des frontières du monde. Me voici de nouveau exilé de tous les royaumes. Plus loin que les limites de la terre, on peut rouler dans le vide, on peut tomber dans le ciel. Adieu à toutes les patries ! Je crève les parois de l'univers, je m'en vais !

LEICESTER

Rends-toi, Gaveston. Tu ne peux plus partir, des milliers de nos soldats occupent la forêt. Chaque arbre cache un sauvage qui en veut à ta peau. Rends-toi, Gaveston, voici le peuple avec ses flèches, il n'y a plus d'issue, il n'y a plus de porte.

GAVESTON

Retiens tes hommes, rentre tes chiens. La bête va hurler jusqu'à ce que les flèches se brisent. J'ai décuplé mes forces. Les voici qui atteignent à leur paroxysme dans les approches de la mort. Je vais te tuer, je suis une bête. Je vais t'enduire de ma haine et de mon dégoût.

LEICESTER

Je sais. Je sais que tu me piétines et que tu me dévores. Toi et les tiens m'avez exclu de vos fêtes. J'ai épié vos plaisirs et vos jeux. J'ai guetté trop longtemps la moindre expérience de bonheur. Assez ! Tu vas crever dans une ornière, Gaveston. Je veux que ton corps pourrisse dans l'eau sale et le sang vieilli.

²⁵ Certaines scènes, très peu nombreuses, ont été écrites deux fois. Une première version pendant l'été 1974, dans le fil de la première rédaction de l'ensemble. Et une seconde, sans doute quelques mois plus tard, sous l'effet d'une insatisfaction personnelle (c'était plutôt le cas pour celle-ci, dans mon souvenir), ou après un refus du metteur en scène (comme la scène 10, voir plus bas.). Sur tout ceci, voir la préface.

GAVESTON

Qui es-tu ? Le Roi me protège ! Je dois rejoindre l'Irlande. Je quitte ce pays ! Ce n'est pas Lancastre qui t'envoie, ni Mortimer ? Je m'en vais, ils le savent. Ils ont gagné, ils ont obtenu mon départ. Pourquoi chercheraient-ils ma mort ? Pourquoi faut-il que ce jour m'achève ? Je m'en vais, c'est le seul droit qui me reste, je m'en vais. Qu'on me laisse au moins partir !

LEICESTER

Jérémie Leicester, pour te servir, roi des ombres. C'est Mortimer qui m'envoie pour te tuer, c'est Mortimer qui t'envoie à la mort. Si tu t'en vas, la paix retombe sur l'Angleterre, et Mortimer veut la guerre dans ce pays. Meurs de détresse et de dégoût, Gaveston, et puisse ton cadavre dévaster le royaume.

GAVESTON

Tremble, Jérémie. La mort m'accroche et l'a mort me traque. Je pleure et je hurle, je suis ton fauve, je suis ton chien. On va me meurtrir, il y aura d'autres ravages. Tremble, Jérémie. L'Angleterre aussi va hurler.

9.

Le Palais. Spencer, le Roi.

SPENCER

Si j'étais le Roi Édouard, le Roi Édouard II d'Angleterre, fils de l'adorable Éléonore d'Espagne, descendant du grand Édouard Longues Jambes, est-ce que je supporterais ces insultes, cette rage ? Est-ce que je souffrirais que ces barons puissent me braver librement, sur mes propres terres, dans mon propre royaume ?

ÉDOUARD

Qui es-tu ?

SPENCER

Hugues Spencer, pour le service de Votre Majesté.

Entrent les trois hommes de garde.

PREMIER HOMME DE GARDE

Sire, Gaveston est mort.

ÉDOUARD

Que dis-tu ?

PREMIER HOMME DE GARDE

Nous avons été assaillis pendant son trajet par un seigneur dont j'ignore le nom, qui conduisait un important détachement d'hommes d'armes. Ils se sont emparés de lui.

ÉDOUARD

L'as-tu vu mourir ?

PREMIER HOMME DE GARDE

Non, mais le seigneur qui l'a capturé n'a laissé aucun doute sur ses intentions.

Entrent trois gardes.

PREMIER GARDE

Sire, on a retrouvé le corps de Gaveston dans la campagne. Le voici.

On apporte le cercueil de Gaveston.

ÉDOUARD

Je ne dirai rien. Je ne pousserai pas un cri. Je ne verserai pas une larme. C'est le sang qui va couler.

SPENCER

Sire, ne pleurez pas. Ne vous lamentez pas. Le corps meurtri de Gaveston hurle devant vous. Il crie vengeance. Il faut laisser parler les armes. Seules les armes peuvent tenir le langage qui convient à cette accumulation d'horreur. Rassemblez votre armée. Parlez aux soldats. Remplissez leur cœur de haine. Ne laissez pas les barons qui l'ont tué vivre un moment de plus en répit. Faites dresser votre étendard. Portez le feu et le sang jusqu'au fond de leurs repaires. Rendez-leur des années de souffrances et de tortures pour chaque goutte de son sang. A la guerre, Édouard. Vous avez trop attendu. Gaveston avait raison. Il savait que son départ n'apaiserait en rien leurs âmes sanguinaires. C'est votre pouvoir qu'ils veulent abattre. C'est votre vie qu'ils veulent briser. C'est votre sang qu'ils veulent boire jusqu'à sucer vos dernières forces.

Entre Kent.

KENT

Je n'ai jamais eu la moindre affection pour ce coquet qui prétendait se servir du Roi comme d'un jouet. Mais vous aviez décidé, Édouard. Vous aviez accepté son départ en espérant calmer les nobles et assoupir leur rancœur. Voyez le sort qu'on réserve à vos concessions. Le Roi qui plie devant ses sujets est perdu.

ISABELLE

Édouard, Dieu m'est témoin que je n'ai jamais désiré sa mort. Je ne l'aimais pas, parce qu'il avait ravi votre âme et vous avait enlevé à mon amour. Je ne l'aimais pas parce qu'il vous avait fait désertier mon lit, et que je me retrouvais seule dans ce pays qui me redevient étranger sans vous. Mais je n'ai jamais souhaité sa mort. J'ai même agi, vous le savez, pour qu'il reste près de vous, puisque vous me l'aviez demandé. Cependant, il est mort désormais. Aucune force humaine ne peut rien faire contre cela. Ni votre amour, ni la violence de votre haine ne le rendront à la vie. Saisissez l'occasion de rétablir la paix en Angleterre. Gaveston disparu, les barons ne demandent, j'en suis sûre, qu'à vous jurer fidélité. Le Roi, la Couronne et l'Angleterre ont tout à gagner à vous voir retrouver le soutien de votre noblesse. Que ceci ne soit plus que le triste souvenir d'une époque disparue. Vous pouvez désormais régner en maître, plus rien ne s'y oppose. Que Dieu ait mis un terme à vos errements funestes comme il a mis un terme à la vie de Gaveston, et tout le royaume pourra se réjouir d'avoir retrouvé son Roi.

Édouard s'agenouille.

ÉDOUARD

Par la terre qui nous a tous engendrés, par le Ciel et tous les mouvements des sphères, par cette main droite et par l'épée de mon père, et par tous les honneurs qui sont liés à ma couronne, par le cadavre qui est ici étendu, je ferai tomber autant de têtes que je possède de châteaux, je briserai autant de vies qu'il y a de villes en Angleterre, et le sang d'un noble du royaume me répondra de chacun de ses membres rompus. Warwick, Mortimer, Lancastre, Pembroke, Canterbury, Suffolk, Hereford, Leicester, York, Surrey, Brakenbury, Bolingbroke, vos troncs décapités vont traîner dans des lacs de sang et j'y tremperai mon drapeau pour que cet étendard souillé rappelle éternellement les couleurs de ma vengeance. La terre va trembler bientôt des secousses de ma haine, les manoirs où vous abritez votre furie vont tomber en poussière. Je vais couvrir l'Angleterre

d'une nappe muette. Je ne veux plus rien entendre. Il y a des bruits qui me trouent les oreilles. Je veux que cette putain qui est là, près de moi, se taise avant que je lui déchire la langue. Ecoutez ! Les armes vont se dresser en silence. C'est maintenant le silence de la guerre qui se lève sur mon pays. Spencer, mon doux Spencer, je t'adopte. Je te fais comte de Gloucester et Grand Chambellan. Contre le temps qui passe. Contre nos ennemis. Je t'élève à la dignité de Premier de ma royale personne. Je te couvre d'honneurs. Je t'aime.

Entre le Messager.

LE MESSAGER

Sire, l'évêque de Canterbury demande à vous parler.

ÉDOUARD

Qu'il entre.

Silence. Tous les yeux sont fixés sur le Roi. Entre Canterbury.

Bonjour, l'évêque.

Il sort son poignard.

Un homme est mort aujourd'hui sans l'assistance de l'Église. Veux-tu lui donner ta bénédiction ?

CANTERBURY

Que Dieu accueille avec miséricorde son serviteur repentant.

ÉDOUARD

De quoi cet homme devait-il se repentir ?

CANTERBURY

Toute l'humanité doit se repentir du meurtre du Christ.

ÉDOUARD

Qu'as-tu à me dire ? Je t'écoute.

CANTERBURY

Les barons en armes vous saluent par ma voix et souhaitent à Votre Majesté une longue vie et un grand bonheur. Gaveston est mort. Il n'y a plus d'obstacle désormais à ce que le Roi et la noblesse jouissent ensemble de la paix retrouvée. Les barons en armes souhaitent donc que vous sachiez que, si vous êtes disposé à honorer la vertu et la naissance, à tenir les

anciens serviteurs de l'État en une haute estime, à chasser de votre compagnie les flatteurs doucereux et fourbes, et si vous choisissez d'adopter, sire, une conduite à votre rang et à votre couronne, alors leurs personnes, leur honneur, leurs vies vous sont à jamais dévoués sans réserve. Si donc vous désirez que la maladie dont ce pays a tant souffert soit soulagée et guérie sans effusion de sang, il vous faut éloigner de votre personne souveraine ce parvenu, ce Spencer qui ronge la vigne royale comme une branche pourrissante.

ÉDOUARD

Je vais éloigner Spencer de ma royale personne. Je vais attendre des nobles qu'ils choisissent mes amis, mes plaisirs et mes jeux. Je vais écouter la voix de Lancastre, qui est si bonne conseillère. Va-t-en, curé, avant que je t'égorge. Je pourrais bien te garder ici pour mettre ton corps dans l'état où ils ont mis celui de Gaveston.

L'entraînant près du cercueil.

Regarde ! Le Christ a-t-il souffert comme lui ? Je pourrais bien t'arracher le cœur aussi, non ?

Il lui arrache sa croix avec son poignard.

Mais je veux que tu ailles retrouver Mortimer et ses amis. Curé, porte-leur ceci en hommage, c'est ma réponse.

Il embrasse Spencer longuement. Canterbury sort.

SPENCER, *hurlant de joie*

C'est la guerre !

KENT

Sire, vos guerriers sont là. Ils demandent à venir vous jurer fidélité.

ÉDOUARD, *son poignard à la main*

Nous allons les recevoir.

Tout y est : le trône, le cercueil, les torches allumées. C'est une veillée d'armes et une fête guerrière, somptueuse, orgiaque. Le Roi saute de plaisir sur son trône pendant qu'on lui présente les guerriers en armes. La jovialité déborde, se noie dans l'opulence et les reflets des lames. Spencer exulte. Musique. Cris de guerre.

KENT

Sir William Stanley, comte de Clarence, avec trois cents archers. Sir John Somerville. Sir Montgomery, comte de Rutland, avec cinq cents cavaliers rapides. Lord Hastings. Lord Rivers. Lord Stafford, avec quatre cents soldats d'infanterie en armes.

ÉDOUARD

Eh bien, qu'en dites-vous, mon frère, tous les nobles ne nous ont pas abandonnés !

KENT

Sir Thomas Spencer.

ÉDOUARD

Qui es-tu, vieillard ?

THOMAS SPENCER

Vive mon souverain, le noble Édouard, triomphant dans la paix et heureux dans la guerre ! Je viens à la tête de quatre cents hommes chargés de piques, d'arcs, de boucliers légers et de hallebardes, qui ont juré de défendre votre souveraineté contre les seigneurs félons. Je suis Thomas Spencer, le père de Hugues Spencer, ici présent.

ÉDOUARD

C'est ton père, Hugues ?

Il attire Spencer près de lui et le caresse avec provocation.

Sois mille fois le bienvenu, l'ancêtre. Cet amour, ce dévouement à la cause royale prouvent la noblesse de ton cœur et de ton caractère. Veux-tu combattre à mes côtés ?

THOMAS SPENCER

Sire, ce serait pour moi un honneur inoubliable.

ÉDOUARD

C'est bien.

Il lâche Spencer.

Je t'accueille volontiers.

KENT

William de Norfolk. Édouard, comte de March.

ÉDOUARD

C'est bien, c'est bien. Nous allons gagner. Je recevrai demain la suite de ces serments. Allez-vous-en. Qu'on referme ce cercueil.

On referme le cercueil de Gaveston. Tout le monde sort. Le Roi reste, seul.

ÉDOUARD, *son poignard à la main*

On raconte qu'Hercule, devant se rendre en enfer, demanda son chemin à un jeune berger. Le berger lui indiqua sa route et, pour prix de ce service, pria Hercule de lui faire l'amour. Mais Hercule était pressé, et il promit de s'acquitter de sa dette en revenant. Il alla donc jusqu'en enfer, et en revint. Sur le chemin du retour, il demanda où était ce jeune berger qu'il devait revoir. On lui apprit qu'il était mort. Alors Hercule, qui ne voulait pas manquer à sa promesse, se rendit auprès de sa sépulture. Il tailla un grand pieu en forme de phallus, et le planta dans la tombe. Ainsi les Grecs savaient donner de la joie aux morts.

Il plante son poignard dans le cercueil.

10.

Le champ de bataille de Boroughbridge. Les commandements des deux camps.

Le Roi, entouré de son état-major.

ÉDOUARD

Combien sont-ils ?

THOMAS SPENCER

Dix mille.

ÉDOUARD

Nous sommes plus nombreux. Un peu moins bien armés peut-être, mais plus nombreux. Le courage de nos soldats emportera la décision. Qu'ils se battent comme des diables ! Je les paye très cher. J'ai vidé mes caisses pour leur donner du cœur eau ventre. Je les ai harangués trois fois cette nuit.

THOMAS SPENCER

Peut-être manquent-ils un peu de sommeil ?

ÉDOUARD

On n'a pas besoin de repos pour se battre. Il faut de la haine et de la rage. Edmond, crois-tu qu'il va tenir parole ?

KENT

J'en suis convaincu.

ÉDOUARD

Tu dis que la haine qu'il porte à Lancastre sera la plus forte ? Que la mort de Gaveston a suffi à le réconcilier ? Tu dis que Pembroke a été formel ?

KENT

Je dis tout cela, sire, et bien d'autres choses que vous savez.

Lancastre, entouré de son état-major.

LANCASTRE, à *Leicester*

Qui t'a donné l'ordre de tuer Gaveston ?

Il le gifle.

PEMBROKE

Laisse-le, Lancastre.

LANCASTRE

Nous avons gagné. On exilait le parvenu. Le Roi avait plié. Le noble Édouard, le fier Édouard était brisé entre nos mains. Qui t'a donné l'ordre de tuer Gaveston ?

Il le gifle, longtemps.

PEMBROKE

Laissez-le. Il ne dira rien. Il est né pour se faire battre.

WARWICK

Taisez-vous, Pembroke. Vos conseils ne nous ont servi à rien. C'est la guerre.

PEMBROKE

Elle vous fait peur ?

LANCASTRE

Ça suffit. Personne ici ne craint la guerre. Nous sommes guerriers avant d'être courtisans. Mais je veux savoir pourquoi je vais me battre. J'étais prêt à la guerre pour éloigner Gaveston, mais Gaveston est parti ! Désormais je vais me battre contre un cadavre, et sur les ordres d'un assassin mystérieux qui a préféré la guerre à la victoire ! Je n'ai pas l'habitude de me laisser gouverner par des ombres. Je veux savoir qui m'envoie sur le champ de bataille sans que je l'aie décidé.

PEMBROKE

Avouez, Lancastre, l'angoisse qui vous étreint la gorge. Vous avez peur, parce que notre armée n'est pas assez puissante. Le petit roi jardinier semble plus à son aise dans la guerre que vous ne l'aviez prévu. Des dizaines de milliers d'hommes ont répondu à son appel. Nous ne sommes pas assez nombreux. Nous ne sommes pas assez forts.

LANCASTRE

Où est Mortimer ? Je n'ai jamais prévu de faire la guerre au Roi sans l'armée du Sud. Où est l'armée de Mortimer ? Pourquoi Mortimer n'est-il pas avec nous ?

WARWICK

Où est votre neveu, Monseigneur ? Où est l'armée du Sud ?

MORTIMER L'ANCIEN

Je ne sais pas. Laissez-moi. Je serai le premier sur le champ de bataille. Ce n'est plus moi qui commande l'armée du Sud. Je ne peux rien offrir de plus que ma vie. Mon neveu doit avoir ses raisons.

WARWICK

Il reste que nos hommes sont en train de se faire tuer pour l'attendre.

Dans le camp du Roi.

ÉDOUARD

Qui fait sonner la retraite ? À l'attaque, messeigneurs ! Nous avons l'avantage. Il ne faut pas leur laisser un moment de répit.

THOMAS SPENCER

Ne vous énervez pas, sire. Nos hommes doivent respirer un peu. Il fait une chaleur accablante. La sueur et la poussière les étouffent. Cette retraite va rafraîchir les hommes et les chevaux.

SPENCER

De la poussière se lève à l'horizon ! Une nouvelle armée arrive sur le champ de bataille !

KENT

Le voilà.

SPENCER

Mortimer ! C'est Mortimer ! Je reconnais ses emblèmes ! Il rejoint le camp des barons et se place à leur côté.

ÉDOUARD

Combien sont-ils ? Combien d'hommes dans son armée ? Sont-ils nombreux ?

SPENCER

On ne le dirait pas, sire. C'est un groupe compact. Un millier peut-être, pas plus.

ÉDOUARD

Il a tenu parole.

Chez les barons. Entre Mortimer.

LANCASTRE

Bienvenue Mortimer. Il était temps que tu arrives. Combien as-tu amené de guerriers avec toi ?

Chez le Roi.

ÉDOUARD

A l'assaut ! Ecrasons-les ! Nettoyons le sol d'Angleterre de cette vermine !

Chez les barons.

WARWICK

Le Roi sonne la charge avec toute son armée. Il crève nos premières lignes. Au combat ! Toutes nos forces dans le combat !

Chez le Roi.

THOMAS SPENCER

Saint Georges pour l'Angleterre et le Roi !

Chez les barons.

WARWICK

Saint Georges pour l'Angleterre et la Noblesse !

LANCASTRE

Mortimer ! Mortimer ! Combien as-tu de guerriers avec toi ?

11.

Le Parc. Le Roi y a fait transporter son trône. C'est comme la salle des cérémonies, mais en plein air. Il fait beau. Le Roi, Kent, Isabelle, Spencer, Thomas Spencer, hommes de garde.

ÉDOUARD

Qu'on fasse entrer les Hauts Dignitaires de ce royaume, réunis une dernière fois en Conseil !

Entrent Lancastre, Warwick, Mortimer l'Ancien, Roger Mortimer, Pembroke, enchaînés.

Voici l'arrogante noblesse d'Angleterre ! Je vous admire, Messieurs, je vous adore ainsi. J'espère que vous avez mis à profit ces quelques jours pour méditer sur l'humaine condition. Votre état n'est-il pas un symbole vivant de notre position sur la terre ? Voici l'homme ! Attaché à ce pauvre monde, enchaîné à ses semblables, et toujours promis à une mort prochaine. C'est le jour du Jugement, Barons ! Comment ? Vous ne jacassez plus à mes pieds, vous ne me mordez plus les chevilles ? Allons ! Je vous vois bien silencieux ! George, Comte de Lancastre, de Derby, de Salisbury, de Lincoln, de Leicester, Grand Amiral de la Flotte, premier noble d'Angleterre – à mort !

On emmène Lancastre.

Voilà. Il y avait un Lancastre, et il n'y a plus de Lancastre. Il n'y a plus rien. Vous entendez ? Le courage, la haine, l'honneur des Lancastre,

qu'est-ce que cela veut dire maintenant ? C'est un souvenir tremblant, une idée morte.

On entend un cri au loin.

Lancastre avait bon appétit. Il pouvait manger plusieurs volailles sans se lasser. Il pouvait engloutir des litres de vin et s'endormir en rêvant d'une contrée merveilleuse dont il serait le roi. Il pouvait se tordre de douleur. Il pouvait se mettre en colère et prendre les armes pour défendre les droits de la noblesse. Et maintenant ? Qu'est-ce que cela veut dire maintenant, la faim, la soif, la douleur, la colère, l'honneur des Lancastre ? Guy, comte de Warwick, qui fut Premier Conseiller du Royaume, combattant courageux de toutes nos batailles, fidèle, vigoureux, obstiné – à mort !

On emmène Warwick.

KENT

Mon frère, épargnez le vieux Mortimer de Chirke. Ce vieillard est à lui seul une gloire pour l'Angleterre. Il était aux côtés du Roi Édouard, notre père, dans les plus sanglantes batailles.

On entend un cri au loin.

Vous lui devez quelques joyaux de notre couronne. Ne souillez pas votre règne d'un sang si noble et si généreux.

ÉDOUARD

Arrière, chien hurlant ! Laisse-moi seul avec ma victoire ! Elle fait partie de mon corps et de mon âme, je la porte dans le ventre comme un enfant que Gaveston m'a fait ! Qui t'a donné le droit de me parler de mon père en ce jour de fête ? Mon père a exilé Gaveston une première fois ! Mon père a fait pourrir mon enfance dans les salles obscures et froides de ce palais. Il ne m'a rien donné d'autre que de la solitude. J'ai passé dix ans à attendre le jour de mon couronnement, c'est-à-dire le jour de sa mort ! Aujourd'hui je suis couronné une seconde fois. Regarde ! La noblesse d'Angleterre est à genoux. Elle vient de prêter serment de nouveau. Et je reçois son allégeance comme il convient. Mortimer de Chirke, Général de l'Armée d'Ecosse, fidèle compagnon d'armes de mon père Édouard – à mort !

On emmène Mortimer l'Ancien. Kent sort.

Venez, Isabelle. Regardez le noble que voici. Voulez-vous que je vous offre sa tête ? Vous pourriez la déposer au pied de votre lit, pour effrayer les démons nocturnes qui vous hantent parfois. Qu'en dites-vous ?

On entend un cri au loin.

Eh bien, Roger Mortimer ? Je t'ai connu plus fier et plus insolent. Veux-tu servir d'épouvantail pour les cauchemars de la Reine ? Toi qui rêves de pouvoir, considère ceci : je n'ai plus aucun obstacle devant moi. C'est comme au jeu de quilles : je pousse les têtes, et elles tombent. Je fais ce que je veux ! La vérité, désormais, aura la forme de mes désirs. N'est-ce pas merveilleux ? Il n'y a plus aucune barrière, aucune clôture autour de mes jeux et de mes fêtes. Le monde a pris une allure de danse improvisée. Il y avait Lancastre, et il n'y a plus rien. Il y avait Warwick, et il n'y a plus rien. Je suis un roi magique ! Ce que je touche se dissout dans l'air. Il suffit que je prononce une formule, et il y a des anges noirs qui t'emportent vers le néant ! Comment le monde sera-t-il plus agréable ? Avec ou sans Roger Mortimer ? Roger Mortimer, Seigneur des Marches, Maréchal de notre Armée... Qu'on l'emmène à la Forteresse.

On emmène Mortimer.

Allez. Laissez-moi seul. Il me reste une importante affaire à régler. Reste avec moi, Spencer.

Sortent Isabelle et Thomas Spencer. Le Roi s'adresse à Pembroke, enchaîné.

Vois-tu, l'Angleterre va changer de visage. Je veux que la guerre s'arrête. La guerre entre nous est finie. Et j'arrêterai aussi la guerre étrangère. Si le roi de France veut la Normandie, eh bien qu'il la prenne. Même si le royaume est plus petit, je veux que ce soit un coin de terre où l'on puisse vivre en paix. L'Angleterre est un bateau qui va voguer tranquillement sur une mer toujours calme. Dans chaque village, il y aura désormais une fête tous les mois. Mais aucune n'aura lieu le même jour, de sorte que celui qui le voudra puisse être un pèlerin qui ailler chaque jour de village en village, et que ce soit une fête. J'ai peur du sang. La vue du sang me fait vomir. Et encore, si je vomis, il me semble que c'est le sang des autres qui me sort de la gorge. Je ne veux plus entendre une seule fois le bruit des armes ! Ce bruit me pulvérise la tête et je crois que mon cerveau devient un nuage de poussière. Je veux que les champs de bataille soient désormais couverts de silence. On y passera avec respect, avec tout le respect que l'on doit aux morts. L'Angleterre va se recueillir avec ses

cadavres. Voici que les morts, dans la terre, auront pourri pour donner les fruits que nous allons manger.

Il tombe à genoux.

Je ne veux plus la guerre. Je ne veux plus de sang. Je veux effacer Gaveston de ma mémoire, sinon je n'arriverai plus à dormir une heure en paix. Je t'aurais volontiers sauvé la vie, Pembroke. Tu n'es pas bête, et tu n'es pas vilain non plus. Mais quelqu'un à qui je dois beaucoup m'a demandé ta tête. Mortimer m'a demandé ta tête pour prix de sa trahison. Tu sais trop de choses sur lui. Tu sais que c'est lui qui m'a donné la victoire à Boroughbridge en n'amenant que le dixième de son armée. Tu avais préparé nos rencontres, comme le messager de l'amour. Peut-être est-ce toi qui as imaginé tout cela. Mortimer a peur qu'un jour tu sois vivant pour lui rappeler sa misère. Et je vais offrir ta tête à ce serpent, pour le remercier.

Doucement :

Henry de Pembroke, fine fleur de la noblesse de l'âme, qui portes l'épée du Roi dans son cortège – à mort.

On emmène Pembroke.

Ecoute, Seigneur ! L'impie, le mécréant hurle et se jette à tes genoux pour la première fois ! Seigneur ! Fais descendre la paix et le repos sur mon pays ensanglanté !

On entend un cri, au loin.

Fin de la première partie.

DEUXIÈME PARTIE

12. La Cour du Roi de France. Un couloir du Palais. Isabelle, le prince Édouard, Hainault.

ISABELLE

Il refuse de nous voir. Depuis des jours entiers il nous fait attendre à sa porte, et retarde sans cesse le moment de nous rencontrer.

HAINAULT

Madame, ne désespérez pas. Le Roi de France a des occupations très nombreuses. Peut-être attend-il d'avoir assez de temps à vous consacrer.

ISABELLE

Monsieur de Hainault, je suis sa sœur ! Et si les liens du sang ne suffisent pas à me faire reconnaître, peut-être pourrait-il considérer que le sort du trône d'Angleterre est une affaire assez importante pour mériter son attention ! Non, Hainault. La vérité est plus simple. Mon frère ne veut pas me voir. Le Roi de France refuse de rencontrer la Reine d'Angleterre. Édouard a envoyé auprès de lui des messagers nombreux et qui ont eu assez d'éloquence. Mais il ont eu au moins le droit de se faire entendre ! Désormais, mon frère est prévenu contre moi.

HAINAULT

C'est vrai, Madame. Des émissaires de la Cour d'Angleterre sont depuis quelques jours auprès de lui.

ISABELLE

Et vous avez craint de me le dire ! Mais, mon bon Monsieur de Hainault, il faut que je le sache !

HAINAULT

Je craignais que ceci ne vous cause une trop grande peine.

ISABELLE

Jean ! Vous avez été si bon pour nous. Vous êtes le seul à avoir pris en pitié une pauvre reine abandonnée de tous. Je vous suis tellement reconnaissante pour tout ce que vous faites. Mais ceci est un combat sans merci. Il me faut user de toutes les armes que je peux avoir entre les mains.

Et vous savez combien elles sont peu nombreuses. Il faut me dire la vérité. Qui est auprès du Roi. Qui lui parle ? Que lui a-t-on dit à mon sujet ?

HAINAULT

Je ne sais rien, Majesté. Trois nobles anglais sont arrivés à la Cour depuis mercredi. Le Roi confère tous les jours avec eux.

ISABELLE

Mon frère Charles IV, Roi de France, est un ignoble ver de terre ! Les liens sacrés qui unissent un frère à sa sœur ne sont rien pour lui. Seul le pouvoir l'intéresse. Il s'allierait avec le diable si celui-ci pouvait lui offrir un peu plus de terre à gouverner, et trois vassaux de plus qui lui prêtent serment. Bien sûr ! Il confère avec les émissaires du Roi Édouard ! N'importe quelle couronne trempée dans le sang vaut mieux qu'une reine déçue. Il a marché sur les cadavres de ses frères pour parvenir au trône. Que pourrait être pour lui une sœur isolée et misérable ? Mon fils Édouard est l'héritier de la couronne ! Il pourrait craindre au moins de s'aliéner le futur Roi d'Angleterre !

HAINAULT

Modérez-vous, Madame, on pourrait vous entendre. Je ne sais si vous avez remarqué que l'architecture de ce palais est telle que le son de la voix y résonne beaucoup.

ISABELLE, *brusquement calmée*

En effet. Que d'espace ! Il doit y faire frais l'hiver. Mais il faut dire que les plafonds sont admirables.

Ils regardent les plafonds. Entrent Kent et Mortimer.

KENT

Longue vie à la Reine d'Angleterre !

ISABELLE

Kent ! Mortimer ! Que faites-vous ici ? Pourquoi êtes-vous ensemble ? Comment est-ce possible ?

KENT

Édouard, mon frère, m'envoie auprès de Charles IV pour renforcer la mission qui travaille à gagner son alliance.

ISABELLE

Vous êtes donc mon ennemi, Monsieur.

KENT

Non, Majesté.

ISABELLE

Que voulez-vous dire ? Espérez-vous me gagner à la cause du Roi ? Je ne reviendrai en Angleterre que pour y couronner mon fils.

KENT

Il y a un an déjà, après la bataille de Boroughbridge, j'ai vu l'Angleterre se décapiter elle-même en se privant des meilleurs fils de la noblesse. Le sang n'a pas cessé de couler pendant des semaines. Dans toutes les villes, l'armée du Roi exécutait les seigneurs qui avaient pris part à la rébellion. Quelques uns y ont laissé leur tête qui étaient simplement soupçonnés, sans raison. Le roi était pris d'une fureur. Il voulait écrire le nom de Gaveston en lettres de sang sur notre pays. Peut-être est-il vrai aussi que quelque chose s'est brisé en moi au lendemain de la victoire. Mon père Édouard pensait que je suis de ceux qui n'aiment pas gagner. A la course, j'étais le plus rapide, et je sentais quelque chose qui fléchissait au fond de mon âme à quelques mètres de l'arrivée. Depuis un an, Édouard se prélassait dans son triomphe. Le jeune Spencer occupe ses jeux, ses fêtes et son lit. Thomas Spencer, le père, dirige les affaires du royaume. Le Roi jardine. Il a fait pousser quelques nouvelles fleurs dans son parc dont il tire grande fierté. Je suis des vôtres, Isabelle. J'ai organisé l'évasion de Mortimer. Lui seul est capable de prendre la tête de notre armée. Nous sommes venus nous mettre à vos ordres, pour la cause du prince Édouard, votre fils, qui sera peut-être un bon roi pour l'Angleterre.

ISABELLE

Mon frère, je crois mourir de joie lorsque je vous entends. La noblesse d'Angleterre n'est pas morte, puisque je vous vois tous deux, barons les plus prestigieux du royaume. Le droit renaît, si la force de combattre germe de nouveau dans votre cœur. Le Roi mon frère refuse de me recevoir. Je n'ai trouvé aucun allié dans mon pays natal. Mais tout devient possible désormais, puisque vous êtes là. Voici Monsieur Hainault, mon seul soutien dans ce pays, dont la générosité est infinie. Mortimer ! Te voici libre ! Comme tu es pâle ! Le séjour en prison a été difficile, n'est-ce pas ?

MORTIMER

Voulez-vous que nous oublions la prison d'où je viens ? C'est mon pays, Madame, qui est emprisonné dans les chimères d'un fou. Tout ceci est trop long. Je n'ai pas à vous dire les pensées qui occupent mon cœur. Sachez seulement que je suis pâle comme la force de mort qui coule dans mes veines, et qui va s'abattre sur le cancrelat qui occupe le trône d'Angleterre. Je n'aurai pas un sourire, je n'aurai pas un mot de tendresse tant que le royaume ne sera pas lavé dans ses moindres recoins de cette souillure.

Montrant le prince.

Voici le roi que désormais je veux servir. Personne ne connaît la force tapie dans le service de Mortimer. Assez parlé. Où est le Roi de France ?

HAINAULT

Le voici qui passe.

Entre Charles IV, suivi de quelques courtisans.

ISABELLE

Bonjour, mon frère. Je vous attends dans ce couloir, puisqu'il semble que je ne puisse pas vous rencontrer ailleurs que sur votre passage.

CHARLES

Bonjour, Isabelle. J'aurai sans doute l'occasion de m'entretenir bientôt avec vous.

ISABELLE

Avez-vous peur de ce que j'ai à vous dire, pour me fuir comme vous le faites ?

CHARLES

Les affaires du royaume m'ont retenu jour et nuit, depuis quelque temps.

ISABELLE

Depuis que je suis arrivée ? Vous avez pu trouver le temps néanmoins de rencontrer les émissaires d'Édouard.

CHARLES

A bientôt, ma sœur.

Il se dirige vers la sortie.

MORTIMER

Le trône d'Édouard est pourri et chancelant. Il va s'écrouler bientôt.

CHARLES

Qui êtes-vous ?

MORTIMER

Roger Mortimer.

CHARLES

Je vous croyais en prison.

MORTIMER

Je n'y suis plus. C'est un signe, peut-être. Le Roi de France a devant lui la Reine Isabelle, le Prince Edouard, héritier légitime de la couronne d'Angleterre, le comte Edmond de Kent, frère du Roi, et Roger Mortimer, Seigneur des Marches, Maréchal du Royaume.

CHARLES

Vous êtes le seigneur de Kent ?

KENT

Je salue Votre Majesté.

MORTIMER

Nous sommes porteurs d'un message que l'archevêque de Canterbury, légat du pape en Angleterre, nous a remis à votre intention. C'est-à-dire que toute la haute noblesse de l'Angleterre est représentée dans ce couloir.

CHARLES

Majesté, Altesse, et vous Messieurs, je crois que nous serons plus à l'aise dans mon cabinet pour nous entretenir de nos deux royaumes.

13. Le Palais. Édouard, Spencer, Baldock.

BALDOCK

Ils ont quitté la Cour du roi de France il y a un mois environ. Ils séjournent depuis lors sur les terres de Messire Jean de Hainault. Ils se

préparent activement à la guerre. Plusieurs milliers d'hommes les ont rejoints, dont deux mille viennent des armées françaises. Mais le roi Charles leur fournit surtout une aide financière. Les soldats sont très bien payés. Hainault n'est pas un seigneur très riche : ce n'est pas de lui que vient l'or qui coule à flots sur ses terres.

ÉDOUARD

Que fait Mortimer ?

BALDOCK

C'est lui qui dirige l'organisation de cette nouvelle armée, il va en prendre le commandement. Le prince Édouard est aussi en Hainault avec sa mère. On dit beaucoup en France que les rebelles voudraient le faire couronner.

SPENCER

Ont-ils assez de bateaux pour amener leurs troupes en Angleterre ?

BALDOCK

Non. Ici aussi l'aide du roi de France sera importante. Charles refuse de se joindre à eux, mais il leur apporte un soutien considérable.

ÉDOUARD

Eh bien, qu'ils viennent. Il va falloir revêtir une fois de plus notre habit de guerre, ceci ne me plaît pas. Mais nous allons les battre, comme nous avons battu Lancastre et ses acolytes. Combien avons-nous d'hommes sur la côte ?

BALDOCK

Dix mille.

ÉDOUARD

C'est plus qu'il n'en faut. Quand le roi de France leur prêterait la moitié de sa flotte, ils ne pourraient emmener dix mille hommes à la fois sur leurs vaisseaux. Nous livrerons bataille dès qu'ils auront pris pied en Angleterre, et chacun de leurs soldats sera opposé à cinq des nôtres.

SPENCER

Dans quel état sont ces troupes, Édouard ? Le sais-tu ? Il a fallu faire décapiter quelques émeutiers qui avaient provoqué une mutinerie. Le vent de la révolte souffle. Ces hommes campent depuis un an sur la côte. Ils ont

faim et ils ont froid. Sans doute ont-ils tout oublié de la pratique des armes, et leurs épées doivent être rouillées.

ÉDOUARD

Nous allons faire cesser leur ennui.

SPENCER

Les chefs ne se font plus obéir. En Cornouailles nos guerriers ont pillé un village. Les paysans ont peur. Les campagnes autour des camps ne sont plus sûres. Nous ne battons pas l'armée de Mortimer avec des brigands.

ÉDOUARD

T'ai-je dit, Hugues, que tes cheveux scintillent ?

BALDOCK

Le comte de Gloucester donne trop d'importance aux quelques troubles mineurs que connaît notre armée. Pour l'essentiel, la troupe est prête, fidèle au Roi, et elle se battra bien.

SPENCER

Je vois auprès du Roi de certains conseillers qui travaillent à notre défaite.

ÉDOUARD

Je te préfère à la chasse, Hugues. Je te préfère hurlant de rage et de force sur ton cheval emballé. Hier, te regardant courir le cerf, je me demandais qui était la bête – du cerf, du cheval ou de toi.

SPENCER

La noblesse n'a pas complètement disparu dans ce pays. Malgré les nombreuses exécutions qui ont suivi votre victoire, il reste quelques barons en Angleterre. Tu ne les fais pas figurer dans tes comptes. Quel parti vont-ils prendre ? Es-tu certain qu'ils ne se joindront pas aux rebelles ? Il suffit de quelques soulèvements, et Mortimer a gagné. Si la victoire est incertaine, tes nobles te sont-ils assez dévoués pour prendre ton parti contre le sien ?

ÉDOUARD

Depuis quand, Spencer, t'es-tu glissé dans la peau d'un conseiller politique ? Veux-tu te ranger au nombre de ces corbeaux qui me pressent de leurs avis ? Ils sentent la mort. Voilà ce que j'ai refusé depuis deux ans que je règne : passer ma journée en leur compagnie à débattre du royaume.

Cela fait deux ans qu'on me dit que le royaume est au bord de la ruine, que les caisses sont vides, que la révolte gronde et que mon trône chancelle. Je suis encore là. Si j'avais dû écouter chacune de leurs requêtes, je n'aurais pas passé un seul jour à la chasse en ta compagnie. Je n'aurais pas pu planter un nouveau carré de tulipes qui poussent dans mon parc. Les affaires politiques sont les affaires de la mort ! Le gouvernement du royaume est une chimère noire qui me mange la tête, si je la laisse faire. Je ne veux pas penser à cela. Nous nous battons quand il faudra nous battre. Nous gagnerons peut-être. Que diable, l'Angleterre n'a pas tellement changé depuis que nous avons écrasé nos ennemis à Boroughbridge. Ils semblaient pourtant beaucoup plus puissants qu'aujourd'hui. Mais j'ai perdu, j'ai tout perdu si j'accepte que ma vie soit dévorée par la préparation de cette guerre, et de la suivante, et de toutes les guerres qui se suivront jusqu'à ma mort. Les journées que je passe au soleil, avec toi, lorsque je te vois monter ton cheval comme un fauve, lorsque ton rire claque comme un fouet dans le vent, valent bien une défaite. Ce n'est pas moi qui écris le destin de l'Angleterre. Mais ma vie, et elle seule, est encore entre mes mains.

BALDOCK

Sa Majesté a raison.

ÉDOUARD

Cache-toi, punaise ! Crois-tu que je ne voie rien ? Je sais bien que la situation militaire est moins riante que celle que vous me peignez. Je sais que tu complotes une petite trahison à ta mesure. C'est à Spencer que je parle, Spencer est le seul qui puisse m'entendre. Je n'ai rien à faire avec tes semblables. J'ai connu des traîtres d'une autre carrure.

Entre Thomas Spencer.

THOMAS SPENCER

Sire, un nouveau courrier arrive de France. Mortimer a mis ses troupes en mouvement, et fait voile vers la côte.

ÉDOUARD

Voilà mon vieux Mortimer qui revient en Angleterre ! Il commençait à me manquer.

THOMAS SPENCER

Ce n'est pas tout, Majesté. Lord Percy, Seigneur des Marches du Nord, est entré en rébellion.

ÉDOUARD

Autre chose ?

THOMAS SPENCER

L'évêque de Canterbury demande à vous parler.

ÉDOUARD

Ah, voilà Cassandre. Tu avais raison, Hugues. Si le Pape s'en mêle, l'affaire doit être assez avancée. Je le recevrai ce soir. Il fait un temps magnifique. Qu'on fasse sortir nos chevaux. Le comte de Gloucester et moi allons courir la montagne.

14. Le Palais, vide. Entrent Isabelle, Kent, Mortimer, le Prince Édouard ; Canterbury, Leicester.

MORTIMER

Plus personne. Il est parti.

ISABELLE

Enfui ! Il signe sa défaite et notre triomphe. L'Angleterre est entre nos mains. Édouard va pouvoir régner. C'est bien, hein, Mortimer ? Dis, c'est bien ?

MORTIMER

C'est bien. Mais il faut capturer les fuyards. Il peut reconstituer ses forces en Irlande, reprendre la guerre. Nous devons lui rendre toute revanche impossible. Leicester ! Prenez la tête d'un détachement et partez à la poursuite du Roi.

LEICESTER

Monseigneur, un détachement sera-t-il suffisant.

MORTIMER

Prenez autant d'hommes qu'il vous en faudra. Mais ne craignez rien. C'est la débandade. Ils fuient en ordre complètement dispersé. Et les soldats égarés ne m'intéressent pas. Capturez le Roi surtout.

Leicester sort.

ISABELLE

Kent, comment organiser le couronnement de mon fils ? Il me tarde de voir le soleil se lever sur ce jour magnifique.

KENT

Majesté, tout n'est pas si simple. Le Roi, toujours vivant, est le seul détenteur légitime de la couronne. En outre, nous sommes partis en guerre pour soustraire Édouard à l'influence de ses conseillers pernicioseux. S'il accepte, il pourra régner de nouveau. En ce point, rien n'autorise sa déposition.

ISABELLE

Devrons-nous subir encore sa tyrannie ? Ignorez-vous qu'à peine rétabli sur le trône, Édouard choisira de nouveaux favoris tout aussi perfides ? Il a la débauche dans le sang. Rien ne peut l'empêcher de se livrer à ses plaisirs infâmes, d'anoblir des parvenus, et d'organiser avec eux la ruine du royaume ! Avez-vous oublié comme il a délaissé la Reine, comme il a toujours préféré la compagnie de bâtards abjects à celle de son épouse, de son fils, et de ses conseillers naturels, les plus grands nobles d'Angleterre ?

CANTERBURY

Nous n'avons rien oublié de tout cela, Majesté. Si nous l'avons oublié, tous ces nobles seigneurs ne se seraient pas rebellés pour rétablir la justice et le droit. Nous n'avons pas oublié la noblesse saignée dans les massacres après Boroughbridge. Mais il est impossible de déposer le Roi sans raison formelle. Nous ne voulons pas voir ce pays vivre en l'absence de toute règle. Et la règle suprême est celle par laquelle Dieu octroie la couronne à l'un de ses enfants.

ISABELLE

Dieu approuve-t-il la conduite d'Édouard ? Ignorez-vous que c'est le plus impie, le pire mécréant, le plus farouche contempteur de la religion ? Ne l'avez-vous pas entendu maudire le Seigneur et injurier le Pape ? Il dit que Moïse était un bateleur, qu'il fit voyager les juifs quarante ans dans le désert (alors que le trajet aurait pu être fait en moins d'un an) dans le dessein que ceux qui étaient dans le secret de ses artifices eussent le temps de mourir et qu'ainsi une superstition éternelle subsistât dans le cœur du peuple ; que le premier début de la religion fut seulement de tenir les

hommes en respect ; que le Christ était un bâtard et sa mère de mauvaises mœurs ; qu'il était le fils d'un charpentier et que si les juifs parmi lesquels il était né l'ont crucifié, ils savaient à qui ils avaient affaire et d'où il venait ; que le Christ méritait plus la mort que Barabbas et que les juifs avaient fait un bon choix, bien que Barabbas fût à la fois voleur et assassin ; que tous les chrétiens sont des ânes hypocrites ; que tout le Nouveau Testament est écrit de manière dégoûtante ; que la Samaritaine et sa sœur étaient des putains et que le Christ avait couché avec elles ; que saint Jean l'Évangéliste couchait avec le Christ et reposait toujours sur son sein, et qu'il en usait comme des pécheurs de Sodome...

CANTERBURY

Assez ! Le Roi s'est toujours abstenu de blasphémer en ma présence.

ISABELLE

Votre mémoire a-t-elle perdu le souvenir du sort réservé à l'évêque de Coventry ?

CANTERBURY

C'est une affaire ancienne. Gaveston était responsable de l'outrage, et il est mort. Coventry est rétabli dans ses droits.

ISABELLE

Allez-vous laisser la barbarie régner sans partage ? Notre Eglise doit-elle bénir l'infamie et le crime ? Pourquoi sommes-nous en armes ? Que faisons-nous dans ce palais qu'Édouard a déserté comme un rat ?

MORTIMER

Moi vivant, Édouard ne remontera pas sur le trône. Il ne rentrera pas en souverain dans ce château. Et s'il est impossible de lui prendre sa couronne, il faut qu'il nous la remette. Il doit renoncer lui-même à son règne. Et nous saurons l'en convaincre, ou l'y forcer.

KENT

L'y forcer ? Par quels moyens ? Prenez garde, Mortimer. N'attendez pas à la vie du Roi d'Angleterre ! Ne vous en prenez pas à sa personne ! Je ne vous le permettrai pas. J'ai pris les armes pour mettre fin au déluge de meurtres tombé sur ce pays. Jamais je ne m'associerai au plus infâme des meurtres, au meurtre du Roi. Ne comptez pas sur moi pour tremper les mains dans le sang de mon frère.

MORTIMER

Qui parle de meurtre ? De régicide ? Je dis qu'en armes je ne verrai pas Édouard remonter sur le trône, ni les mêmes fléaux continuer de déchirer l'Angleterre. J'ai conduit cette rébellion, comme vous, comme tous ici, pour voir le prince couronné. Puisqu'on ne peut pas détroner le Roi, il faut qu'il abdique. Seriez-vous hostile à son abdication ?

KENT

C'est impossible. Le Roi peut renoncer à être roi s'il le veut, à condition qu'on préserve sa vie, et qu'on ne porte pas atteinte à sa personne.

MORTIMER

Qu'avons-nous à faire de la vie d'Édouard ? La vie ou la mort d'Édouard me sont indifférentes. Je veux un bon roi pour l'Angleterre.

ISABELLE

Que faire, mon doux Mortimer, pour obtenir cette abdication ?

MORTIMER

Dès que le Roi aura été capturé, nous pourrons en parler avec lui. Mon impression est qu'il ne tient pas vraiment à la couronne.

Kent et Canterbury sortent.

Le frère du Roi s'empporte bien vite, sans raison compréhensible. Sa conduite est surprenante. Nous allons devoir le faire surveiller.

15. L'Abbaye de Neath, dans une semi-obscurité. On frappe de grands coups à la porte. Les moines attendent, terrifiés.

UNE VOIX A LA PORTE

Ouvrez ! Ouvrez, au nom du Roi ! Allez-vous ouvrir, nom de Dieu ?

Sur un signe de l'Abbé, un moine va ouvrir. Entrent le Roi, Spencer et Thomas Spencer, cachés dans de grandes capes.

THOMAS SPENCER

Par le sang du diable ! Ce couvent n'est pas très hospitalier. Où est le moine commandant ?

L'Abbé s'approche.

Mon père, je croyais l'Église plus accueillante. Donnez-vous asile à des fuyards ?

L'ABBÉ

Les fuyards ont aujourd'hui la voix bien forte et le langage bien violent. Convenez, seigneur, qu'on pouvait aisément vous confondre avec des brigands des routes. Vous serez les bienvenus dans cette abbaye, si vous en respectez le lieu et le culte.

THOMAS SPENCER

Nous sommes ici trois seigneurs en difficulté, serviteurs de la loi, du roi et de la religion. L'Église n'a rien à craindre de nous. C'est nous, aujourd'hui, qui avons beaucoup à espérer de l'Église. On nous poursuit, on ne veut à notre vie, et nous devons nous cacher.

L'ABBÉ

Pardonnez-nous, seigneurs. Des bandits on mis à sac un couvent voisin. Des soldats déserteurs hantent les campagnes et pillent les fermes. L'armée des Irlandais est toute proche. Les bâtiments ne sont plus en sécurité. Et on dit qu'au sud, la guerre fait rage entre le Roi et la Reine, entre le Roi et son fils. Mon Dieu, ce mariage fut béni et le voici déchiré.

SPENCER, *se découvrant*

Connaissez-vous le seigneur Roger Mortimer ?

L'ABBÉ

Je connais la puissante famille des Mortimer des Marches, et je suppose que ce seigneur en est l'héritier.

SPENCER

Savez-vous qu'il est l'amant de la Reine ?

L'ABBÉ

Il ne convient pas à un prêtre de s'intéresser à cela.

SPENCER

Mais il convient à un prêtre de s'intéresser au sort du royaume ? Savez-vous que l'amant de la Reine veut conquérir le pouvoir ? Qu'il prétend déposer notre roi légitime ? Qu'il se sert du nom du jeune prince Édouard pour abuser les esprits trop crédules ?

L'ABBÉ

C'est donc vrai? Il y a la guerre?

THOMAS SPENCER

Des milliers de soldats sont tombés dans la bataille, des milliers de jeunes Anglais qui ont versé leur sang pour assouvir la soif de pouvoir de l'usurpateur.

L'ABBÉ

A ce que je vois, vous êtes du parti du Roi ?

SPENCER

C'est possible. Moi, je ne vois pas bien encore de quel parti tu es.

L'ABBÉ

Nous vivons bien loin de la cour. La politique arrive avec beaucoup de retard dans notre région, et il est difficile de savoir ce qu'il faut penser. Cependant...

SPENCER

Cependant ?

L'ABBÉ

Vous êtes mes hôtes, et je vais vous dire la vérité. L'an dernier, le baron de Neath, seigneur de ce comté, a été pendu pour avoir participé à la rébellion contre le Roi. C'était une vieille ordure qui affamait les paysans et subornait leurs filles. La campagne aurait pu résonner d'un grand cri de joie à l'annonce de sa mort. On a tué sa femme, et ses deux enfants. Deux jumeaux de huit ans. On a tué le prêtre du château. Les soldats ont emporté la récolte, qu'on venait d'engranger là-haut. On aimait bien les gamins. On pensait que ce seraient de bons seigneurs. La femme du baron était une âme pure, et noble. Des bruits se sont mis à courir. On dit que le Roi est fou. Qu'il a fait emporter, avec la récolte, le sang des cadavres dans de grands fûts, pour le boire. Qu'il a de mauvaises mœurs... Qu'il se promène dans le parc de son palais, complètement nu, en compagnie de jeunes gens qu'il soumet à son plaisir. Les soldats ici ont commis des actes répréhensibles. On dit que c'est parce qu'ils imitent le Roi et ses conseillers. On dit que l'Angleterre est malade. Qu'il lui faudrait un bon docteur. Et aussi une bonne saignée pour que les mauvais esprits s'en échappent.

ÉDOUARD

J'ai sommeil. Je suis fatigué. Mon père, permettez-vous que je me repose sur cette banquette ?

L'ABBÉ

Monseigneur, allez plutôt dormir dans une de nos cellules, là-haut. Plusieurs sont vides, et prêtes pour les voyageurs. L'air y est bon, vous serez plus au calme et vous reposerez mieux.

ÉDOUARD

Merci, mon père. Je préfère rester ici, près du feu, avec mes amis. Je n'aime pas dormir seul. Je fais de mauvais rêves.

Il s'allonge.

SPENCER

Aurons-nous le temps de dormir ? Une lumière frêle est tombée sur la colline. Dans l'air, une douceur s'étend. On dirait la paix qui vient. C'est la caresse de la lune qui descend lentement vers nous comme un nuage qui dérive. La paix prochaine sera comme cette clarté lunaire : blanche, froide, et douce pourtant. Les corps s'y glisseront comme des cadavres embaumés. On y verra encore la fixité des sourires éteints, glacés, tranquilles saisis par l'éternité. C'est le temps de la mort qui se lève, et le monde va s'y prendre, lentement, comme un bateau dans les glaces. Il existe quelque part, dans les cieux multiples, un lieu où les corps sont ainsi figés dans le mouvement, gelés dans l'élan d'une course ou dans une cambrure de ventre et de reins. Aucun mouvement dans les arbres. Aucun bruit dans la campagne. Les moines vivent dans le silence. Ils chuchotent. Ils frémissent. Ils glissent le long des murs comme des ombres sans épaisseur. On voudrait leur faire mal, les faire jouir, pour entendre un cri sortir de leurs soutanes vides. Pour voir un spasme habiter leurs corps faméliques. Il n'y aura pas de spasme dans le monde qui vient. Tout y sera coulé, furtif, diaphane, lunaire. Non sans séduction. C'est l'attrait du vide, la passion de l'irréel. Le retrait, la retraite. Le repos. La lumière descend le long de la colline. Elle va toucher les murs du couvent. Elle va pénétrer par cette fenêtre et habiter cette salle. Elle va nous inonder de sa fraîcheur, et couvrir le corps du Roi d'une pellicule blanche. Elle va nous fixer dans l'infini et l'inoubliable. La mort est en train de m'envahir. Elle a pénétré par une fente que j'ignore. C'est du lait que j'ai dans les veines. C'est une poussière blanche qui se dépose sur mes os. Et quelque chose en moi consent à se laisser saisir, ainsi, en plein vol.

On frappe des coups violents à la porte. Hurlant :

Le Roi est mort ! Le soleil s'arrête et la terre se dissout dans les airs!
Le ciel se brise ! J'ai perdu mon seul frère et ma seule passion !

L'ABBÉ

Que dois-je faire, seigneur ?

ÉDOUARD

Ouvrez.

THOMAS SPENCER

Ce sont peut-être des fuyards ?

Entrent Spencer et Baldock.

BALDOCK, *désignant le roi*

C'est lui.

LEICESTER

Sire, vous devez vous rendre. Nous sommes nombreux.

ÉDOUARD

Je dois ?

Il se découvre.

L'ABBÉ

C'est le Roi !

Tous les moines tombent à genoux. Spencer bondit, l'épée à la main, vers Leicester. Baldock le poignarde dans le dos. Il tombe, après s'être immobilisé un instant dans sa course, comme un sauteur saisi par une balle en plein vol. Édouard, immobile, le regarde tomber.

THOMAS SPENCER

Sire, je peux vous défendre et venger mon fils, ou mourir avec lui.

ÉDOUARD

Leicester, est-il vrai que c'est toi qui as tué Gaveston ?

LEICESTER, *très troublé*

Sire...

ÉDOUARD

Est-ce toi qui as mis son corps dans l'état où je l'ai vu ?

LEICESTER

Sire, j'obéis à un ordre.

ÉDOUARD

De qui ? De qui est l'ordre qui commande d'arrêter le Roi ?

BALDOCK

De la Reine.

ÉDOUARD

Fais-le taire.

Leicester assène à Baldock un coup formidable qui l'envoie voler à quelques mètres.

Qui t'a donné l'ordre de m'arrêter ?

LEICESTER

Le seigneur Mortimer.

Édouard s'approche du corps de Spencer, s'agenouille près de lui et lui caresse un moment les cheveux.

ÉDOUARD

Mon Dieu. Comme il est beau.

Aux autres, avec une fierté enfantine :

Avez-vous vu comme il est beau ?

Il se lève.

Où allons-nous ?

Il se dirige vers la porte.

LEICESTER, *le suivant, très empressé*

A Killingsworth, sire. C'est une très belle demeure. Vous y serez à votre aise.

L'ABBÉ

Sire, pardonnez-moi pour ce que j'ai dit tout à l'heure. Je ne voulais pas vous offenser ! Toute la province vous respecte et vous aime, sire. Il y a seulement eu quelques abus...

Sortent le roi, Leicester, Thomas Spencer et Baldock qui s'est relevé.

Je n'aurais pas dû parler. J'aurais dû me taire devant des inconnus. Le malheur s'est abattu sur cette abbaye. J'ai reçu le Roi, et je l'ai offensé.

16. Le château de Killingsworth. La couronne est posée dans un écrin, sur une petite table.

LEICESTER

Assez ! Ça suffit ! Vous n'avez pas cessé de gémir, depuis hier. Imaginez que Killingsworth est votre château, que vous y résidez pour votre plaisir. Vous êtes venu passer la fin de l'été. Il fait trop chaud à Londres. Vous êtes entouré de votre Cour. Où est la différence ? La demeure est belle, et nous sommes là pour vous servir.

ÉDOUARD

Bonne idée. Que ferais-je si j'étais ici de mon plein gré, entouré de ma Cour, pour y finir l'été ? Je prendrais mon cheval blanc, j'irais courir la montagne. Veux-tu venir ?

LEICESTER

Soyez sérieux. Vous savez bien que nous ne devons pas sortir.

ÉDOUARD

Comment veux-tu jouer ? Nous devons faire semblant.

LEICESTER

Qu'auriez-vous à faire, sans sortir ? Vous ne passiez pas toutes vos journées dehors.

ÉDOUARD

Je retournerais la terre de mon jardin. Je choisirais un nouveau compagnon. Gaveston est mort, Spencer est mort, je choisirais un nouveau compagnon. Veux-tu être mon ami, Leicester ?

LEICESTER

Que faut-il faire ?

ÉDOUARD

Apporte-moi à manger. J'ai faim. Tu n'es pas assez beau pour être mon ami, mais je vais faire semblant d'y croire. J'ai vécu pour la beauté, pour elle seule. Personne ne s'en est aperçu, n'est-ce pas ? J'ai élevé mes amis comme des fleurs dont j'avais prélevé la graine dans une terre sale. Je les ai transplantés dans mon jardin, je les ai vu éclore et s'iriser de couleurs si royales que les beautés de la noblesse pâlissaient de haine et de honte. Tu seras mon ami, Leicester, le compagnon de mon lit. Ne suis-je pas le Roi pour te le demander ? Ce soir nous dormirons ensemble. Nous pourrons jouer en paix, il n'y a pas besoin de sortir. Approche. Tu es bien chaudement vêtu pour être mon ami. Déshabille-toi un peu. Ouvre ce col. Pose ta tête ici. Tu as le cou épais, tu es une bête.

Il sort son poignard.

Il fait chaud, n'est-ce pas ? Sens donc la froideur de cette lame sur ton cou de taureau.

LEICESTER

Sire...

ÉDOUARD

Tous mes amis sont morts. On dirait que la mort les enveloppe quand je les prends dans mes bras. C'est toi qui as tué Gaveston, dis ? Est-ce que je t'aime ou est-ce que je t'égorge ? Viendras-tu dans mon lit cette nuit si je te laisse libre ?

Leicester hurle. Entrent trois gardes.

PREMIER GARDE

Sire, voici l'évêque de Canterbury.

ÉDOUARD

Ma vie est scandée par des entrées de prêtres.

Entre Canterbury.

CANTERBURY

Majesté, recevez par ma voix le salut de l'Église et de la Cour. Je viens, au nom des princes de ce pays, et au nom de l'Angleterre, vous demander de renoncer à votre couronne. La guerre a montré que vous ne pouvez plus gouverner le royaume : les forces coalisées contre vous sont trop puissantes. Toute la noblesse, en tout cas les seigneurs les plus influents, les mieux armés, les plus riches ont rallié le parti de la Reine.

Isabelle et son fils jouissent du soutien du roi de France, et de la plupart des Cours étrangères. Les Irlandais, l'Ecosse ont fait savoir qu'ils ne traiteraient qu'avec elle. Et le peuple, sire, le peuple a réclamé le prince Édouard dans les rues de Londres aux cris de « Vive le Roi ! ». Ni vous, ni moi, ni personne n'y pouvons plus rien. Dieu a voulu qu'il en soit ainsi : il faut vous incliner devant sa volonté. Vous devez renoncer à votre trône, et signer votre abdication en faveur du prince. Votre fils, votre sang resteront ainsi à la tête du royaume. Vous pourrez vous retirer dans une demeure de votre choix, et y vivre en paix selon vos désirs. D'ailleurs vous avez besoin de repos.

ÉDOUARD

Je ne comprends pas ce que vous me demandez.

CANTERBURY

Allons, sire, vous n'avez rien à gagner à refuser cette abdication. L'heure est grave. Ne fuyez pas devant votre choix.

ÉDOUARD

Je ne comprends pas ce que vous me demandez. Mortimer veut le pouvoir ? Il l'a. Qu'il s'en serve ! Je ne peux plus régner, il n'y a plus personne pour m'obéir ? Que veut-il encore de moi ? Il est dans mon palais, il couche avec ma femme, il commande à mon fils et à la Cour : qu'il gouverne ! Qu'a-t-il besoin de mon consentement ? Il a gagné la guerre ? Qu'il jouisse de sa victoire ! Je n'ai pas demandé le consentement de Lancastre pour lui couper la tête. Je n'aurais pas demandé le consentement de Mortimer pour l'écorcher vivant sur la place publique s'il avait eu le malheur de tomber entre mes mains. Pourquoi vous envoie-t-il ? Il veut ma signature ! Quelqu'un dans cette affaire joue le bouffon ! Que vaut ma signature auprès des milliers de soldats qui occupent la capitale ? Ceci est une dernière moquerie. C'est pour rire entre vous que vous avez organisé cette ambassade. Suis-je si drôle, que vous preniez plaisir à vous jouer de moi et à me traîner dans la boue ?

CANTERBURY

Mais, sire, vous êtes le Roi !

ÉDOUARD

Je suis le Roi ! Où est mon royaume ? Où est ma Cour ? Qui m'obéit ? Je veux un cheval. Me laisse-t-on courir ? Que reste-t-il de ce royaume ? Ma couronne ! Il me reste ma couronne !

Il prend la couronne et la pose sur sa tête. Tout le monde s'agenouille.

Je suis le Roi ! Je peux faire ce que je veux ! Je peux faire la guerre, je peux mettre à mort cette bête immonde qui a tué mon Gaveston ! Pierre ! Pierre ! Je suis Roi désormais ! Viens me rejoindre dans mon royaume ! L'Angleterre sera notre maison !

Silence. Peut-être qu'il sanglote. Tout le monde à genoux.

Je suis Roi. Et le seul pouvoir qui me reste est de signer ce parchemin pour proclamer que je cesse de l'être. Mon Dieu. Vous êtes fous. Le mot de Roi vous rend fous.

Il enlève sa couronne, et la pose dans son écrin. Tout le monde se lève.

CANTERBURY

Sire, c'est mon tour de ne pas comprendre. Qu'attendez-vous de ce refus. Mortimer veut le pouvoir, et vous le savez. Il ne reculera devant aucun obstacle. L'Angleterre veut couronner votre fils, et ne peut pas couronner votre fils si vous refusez d'abdiquer et si vous êtes vivant.

ÉDOUARD

Tu as raison. Ainsi Mortimer me fera mettre à mort ?

CANTERBURY

Je n'ai rien dit de tel.

ÉDOUARD

Domage. Je croyais avoir eu le plaisir d'entendre un curé parler clairement. Et tu vas le bénir pour ce meurtre ?

CANTERBURY

Je ne sais pas de quoi vous parlez.

ÉDOUARD

Et si j'abdique, me vois-tu vivre longtemps ? Que serai-je ? Ni un homme du peuple, ni un noble comme les autres, ni un roi. Je ne serai rien. Y a-t-il une place en Angleterre pour un roi détrôné ? Où veux-tu que je vive ? Qui répondra à mon attente ? Qui écoutera mes désirs ? Je n'entrerai dans aucune des catégories que la nature nous a léguées. Un monstre. Crois-tu qu'on me laissera vivre ?

CANTERBURY

Sire, l'Angleterre attend votre décision.

ÉDOUARD

Si je signe ton parchemin, ce ne sera pas pour sauver ma vie. Je ne suis pas si bête. Je ne peux pas sauver ma vie. Je vais mourir bientôt. Je vais rejoindre Gaveston en enfer. Non, c'est un autre choix qui m'appelle. Dis, quel est le meilleur moyen d'offrir à Mortimer un pouvoir empoisonné ?

17. Le Palais. Mortimer, Isabelle, Canterbury, le Prince Édouard, Baldock.

ISABELLE

La voie est libre, nous pouvons faire couronner le prince. Édouard, nous allons vous faire couronner. Il faut organiser la cérémonie au plus tôt, afin de pouvoir nommer le seigneur Mortimer Lord Protecteur du royaume.

CANTERBURY

Le seigneur Mortimer ?

ISABELLE

En quoi cela peut-il vous surprendre ? N'a-t-il pas combattu le plus vaillamment pour restaurer le prince dans ses droits, et pour mettre un terme à la tyrannie de mon époux ? N'est-il pas le baron le plus puissant d'Angleterre ? Je ne vois pas qui, mieux que lui, pourrait prétendre à cette lourde charge et à cette dignité. Conduit par le jeune roi, et protégé par un esprit si noble et si courageux, notre pays pourra sortir enfin d'un si long cauchemar, et panser les plaies qu'Édouard a laissées ouvertes.

CANTERBURY

Loin de moi, Madame, l'idée de mettre en doute la vertu et le courage du seigneur Mortimer, ni les éminents services qu'il a rendus à l'Angleterre. Mais une telle désignation serait contraire à l'usage, qui veut que le plus proche parent du jeune roi exerce la fonction de Lord Protecteur. La coutume et la naissance désignent le comte de Kent, et le pays ne comprendra pas que l'on bouscule la tradition. En ces temps troublés, le royaume a grand besoin de voir restaurer le respect pour les règles fondamentales de l'État. L'abdication d'Édouard sera sans doute accueillie de tous comme une heureuse nouvelle, mais jettera néanmoins du trouble dans les esprits. La continuité dynastique doit apparaître au grand jour,

pour que le pouvoir du jeune roi soit fort, et incontesté. Le Conseil des Hauts Dignitaires du royaume sera, j'imagine, rétabli. Le seigneur Mortimer y occupera sa place, et ses avis seront écoutés comme l'exigent sa valeur et le respect qu'il inspire.

MORTIMER

Le comte de Kent ! Pourquoi ne pas remettre Édouard sur le trône ? Kent ne cesse de gémir sur le sort de son frère. Êtes vous certain qu'Édouard est à terre ? Que sa défaite est totale ? Qu'il n'a plus de partisans ? Voulez-vous affaiblir le parti victorieux ? Prenez garde : le prince est très jeune. Il peut être sensible à toutes sortes de conseils. Avez-vous oublié que Kent fut le principal soutien d'Édouard pendant la première guerre contre nous ?

CANTERBURY

Tout a bien changé depuis.

MORTIMER

Que Kent a vu sans mot dire le massacre de la noblesse ? Qu'il épaulait Gaveston avant sa mort ?

CANTERBURY

Nous ne parlons pas de cela.

MORTIMER

Mais il n'a pas changé ! Ou il a trop souvent changé, ce qui revient au même. Quelle confiance pouvez-vous accorder à un homme qui navigue d'un camp à l'autre ? Le voici revenu à ses fidélités premières. Il ne cesse de se plaindre de notre conduite envers le Roi. Il met en doute la valeur de son abdication. Il prétend et proclame qu'elle a été obtenue par la force. Ou qu'elle n'a pas été obtenue du tout !

CANTERBURY

Auriez-vous des doutes à ce sujet ?

MORTIMER

Il dit qu'il faut faire venir ici le Roi pour s'en assurer. Voulez-vous voir Édouard rentrer dans ce palais ? Qui n'a pas définitivement rompu avec la personne d'Édouard n'a pas rompu avec les habitudes qui ont traîné ce pays dans l'abjection. Auriez-vous accepté de couvrir les amours du Roi et de Gaveston ?

CANTERBURY

Je vous interdis de me poser une question aussi injurieuse.

MORTIMER

Pouvez-vous concevoir qu'on tolère de telles amours sans avoir soi-même quelque légère inclination pour le vice ?

CANTERBURY

Mortimer ! Qu'osez-vous prétendre ?

MORTIMER

Je prétends que le comte de Kent n'est pas marié, et que je ne lui connais aucune maîtresse.

Entre Kent.

KENT

On n'est pas tenu, Mortimer, d'afficher ses amours avec autant d'impudence que vous. Que se passe-t-il ? On vous entend crier depuis l'autre bout du palais. Vous avez l'air soucieux. Je vous croyais en train de fêter l'abdication. Qu'est-ce qui vous inquiète ? Quelque irrégularité ? On dit pourtant que c'est Canterbury qui a recueilli la signature, et chacun lui connaît un souci pointilleux de la loi. Alors ? Pourquoi une mine si sombre ? Le Roi se serait-il remis en campagne ?

ISABELLE

Cessez de persifler, mon beau-frère. L'avenir du royaume n'incite pas à la moquerie.

KENT

L'avenir du royaume paraît en de bonnes mains. Le jeune prince que voici est pourvu de grandes qualités de cœur, et d'esprit, il ne saurait tarder à les faire valoir aux yeux de tous.

ISABELLE

Ne l'écoutez pas, mon fils. Il a trahi votre père.

KENT

Chiienne puante ! Oses-tu prononcer les mots d'honneur et de fidélité ? Ou toi, Mortimer ? J'ai fait ce que je devais, en toute lumière. Chacun peut juger mes actes, je suis prêt à en répondre. Mortimer, je te conseille de te taire, et de faire taire la putain que tu traînes dans ton lit. Ne

parle jamais de serments devant moi, ni devant cet enfant, ou je vais faire savoir au monde entier ce que tu fais de ta parole !

Il sort.

CANTERBURY

Vous avez raison, Mortimer. Le comte de Kent me paraît peu détaché du souci des intérêts de son frère. Mais il faudra trouver un moyen de vous faire nommer Lord Protecteur sans que la tradition doive en pâtir.

Il sort.

ISABELLE

Venez, mon fils. Nous allons rejoindre nos appartements. Que voulait-il dire, Mortimer ?

MORTIMER

Rien, ma très douce Reine. Il a dû entendre quelque calomnie, et s'en vante. Rien de grave. Rien de grave. Rien en tout cas qui me rende pire que lui, ou que vous, ou que n'importe lequel des seigneurs ici.

Sortent Isabelle et le prince.

Quelles nouvelles ?

BALDOCK

On l'a conduit à Berkeley, selon vos ordres. Mais je crains fort que Berkeley se montre aussi complaisant que Leicester.

MORTIMER

As-tu fait venir les deux hommes dont je t'ai parlé ?

BALDOCK

Ils sont là. Ils attendent.

MORTIMER

Qu'ils entrent.

Entrent Gurney et Matrevis.

C'est à vous que va être confiée la garde du Roi. Le Roi vient d'abdiquer, il n'est plus roi. C'est un prisonnier. C'est un traître. Il sera condamné bientôt. Faites-lui mal. Ne lui laissez pas une seconde de repos. Soyez cruels. Il faut qu'il hurle. Ne faites pas souffrir son corps seulement,

mais aussi son âme. Il faut qu'il pleure. Brisez-le. Plongez-le dans la détresse. Rendez-le fou. Mais ne le tuez pas.

Entre Isabelle.

ISABELLE

Ah, Mortimer, j'oubliais. Sont-ce là les émissaires dont vous m'avez parlé, qui vont rencontrer mon époux ? Dites-leur de lui donner cette bague, comme gage de mon amour. Il la reconnaîtra.

MORTIMER

Isabelle, la noirceur de votre âme atteint à une sorte de perfection.

18. Le Château de Berkeley. Un lieu sombre : une salle presque vide, une cave. Édouard, Gurney, Matrevis.

ÉDOUARD

J'ai soif. Qu'on me donne à boire. Je veux de l'eau. Je veux me laver.

MATREVIS

Il y a de l'eau dans la fosse. Prends-en.

ÉDOUARD

Prends-en, toi aussi. Couvre-toi le visage de boue. Comment fais-tu pour être si propre ? Où as-tu trouvé l'eau pour te laver, puisqu'il paraît qu'on en manque ? Je veux changer de vêtements. Depuis dix jours je porte ceux-ci qui ont trempé dans la boue. Je suis couvert de boue séchée.

GURNEY

Taisez-vous. J'ai besoin de silence.

ÉDOUARD

Et moi, j'ai besoin de vêtements.

GURNEY

Vous n'en avez pas d'autres. Je ne vous donnerai pas les miens.

ÉDOUARD

Pourquoi pas ? Donne-moi tes vêtements, Gurney.

GURNEY

Je les garderai sur moi, s'il vous plaît.

ÉDOUARD

Tu peux changer ! Hier tu portais autre chose.

GURNEY

Vous l'avez rêvé.

ÉDOUARD

J'aurais pu le rêver si tu me laissais dormir.

MATREVIS

Vous voulez dormir sans arrêt. Vous ne parlez que de cela. Il ne fait pas encore nuit.

ÉDOUARD

Bien sûr. Le jour se lève.

MATREVIS

Vous délirez. C'est l'après-midi. La journée se termine.

ÉDOUARD

Quelle est cette lumière qui filtre sous les portes depuis peu ?

MATREVIS

Le seigneur de Berkeley fait allumer ses lampes.

ÉDOUARD

Berkeley ! Je veux le voir. Comment savoir si c'est le jour ou la nuit ? Je ne mange pas. Je ne dors pas. J'ai soif ! Je veux de l'eau. Berkeley ! Berkeley !

GURNEY

Taisez-vous.

ÉDOUARD

Berkeley ! C'est le Roi qui t'appelle ! On veut tuer le Roi dans ton château !

GURNEY

Taisez-vous.

MATREVIS

Le Roi ? Où est le Roi ? Le Roi est au château de Berkeley ? Il dit qu'il y a un roi ici !

GURNEY

Il est fou. Le Roi va être couronné bientôt. Le Roi est à Londres avec la Reine Isabelle, et le seigneur Mortimer. Toute la Cour va lui prêter serment. Le couronnement sera magnifique.

MATREVIS

Ah, si nous pouvions être à Londres ! Nous sommes bien malheureux, Gurney.

GURNEY

Nous sommes très malheureux, Matrevis. Pendant que nos amis assisteront aux fêtes, nous resterons dans cette cave, à soigner un pauvre fou, qui oublie qu'il mange...

MATREVIS

Qui ne parle que de dormir...

GURNEY

Qui confond le jour et la nuit...

MATREVIS

Et qui prétend que le Roi est dans ce château !

Le Roi s'est endormi brutalement.

GURNEY

Allez. Il faut partir.

ÉDOUARD

Ne me touche pas !

GURNEY

Nous partons pour Killingsworth.

ÉDOUARD

Pour quoi faire ? Les caves de Killingsworth ressemblent aux caves de Berkeley. Nous allons de cave en cave depuis des semaines.

MATREVIS

C'est un ordre. Il faut partir.

GURNEY

Mets-lui un bandeau.

ÉDOUARD

Ne me touche pas. Pourquoi ce bandeau encore ?

GURNEY

Vous savez bien. C'est un ordre.

ÉDOUARD

Je vais le mettre moi-même.

Il se bande les yeux. On frappe à la porte.

GURNEY

Qui va là ?

UNE VOIX

Ouvrez. Messager de la Reine.

Matrevis va ouvrir. Entre un moine.

GURNEY

Qui êtes-vous ?

LE MOINE

La Reine et le seigneur Mortimer m'envoient auprès du Roi pour le confesser.

GURNEY

Allez-vous en. Il n'y a pas de Roi ici. Nous gardons un prisonnier malade. Personne ne doit le voir.

ÉDOUARD

Je ne veux pas de prêtre.

LE MOINE

L'ordre de Mortimer est formel. Berkeley a entre les mains mon laissez-passer marqué du sceau de la Reine, il vous le confirmera. Je dois confesser le prisonnier.

ÉDOUARD

Qu'il s'en aille ! Je ne veux pas de prêtre ! Mortimer peut bien me faire assassiner sans le secours de l'Église. Je mourrai seul. Va-t-en, curé ! Je crache à la gueule de Dieu et de son fils !

LE MOINE

Laissez-nous.

Sortent Gurney et Matrevis.

ÉDOUARD

Que me veux-tu ? Es-tu le meurtrier que Mortimer a choisi ?

LE MOINE

Détachez ce bandeau, Majesté.

Édouard ôte le bandeau de ses yeux. Le moine se découvre.

ÉDOUARD

Mon frère !

Il tombe dans ses bras. Longue embrassade silencieuse.

Que fais-tu ici ? Pourquoi ce stratagème ? Je te comptais parmi mes ennemis.

KENT

Majesté, pardonnez-moi mes fautes. Je me suis trompé. J'ai livré le royaume à un tyran, qui écrasera toute notre famille pour parvenir à la couronne. Il veut notre mort, Édouard. Il va vous faire assassiner bientôt si nous le laissons faire. Mais le prince n'est pas plus en sécurité que vous. Mortimer veut monter lui-même sur le trône.

ÉDOUARD

Mon fils ! Il ne va pas tuer mon fils ?

KENT

Sire, il faut faire vite. Je vais prendre votre place. Revêtez cet habit de moine. Berkeley est des nôtres. Il ne vous reconnaîtra pas et protégera votre fuite. Mais Mortimer se défie de lui et l'a entouré. C'est pourquoi nous devons employer cette ruse.

ÉDOUARD

Mais Gurney, Matrevis ? Ils me connaissent trop bien.

KENT

Berkeley va leur donner le change quelques minutes. Il faut faire vite, Édouard. Un cheval vous attend devant le château, avec deux soldats fidèles.

ÉDOUARD

Edmond, il va te tuer.

KENT

Peu importe. Ne croyez pas que je sois en sécurité à la Cour. Il en veut à ma vie aussi. Je fuirai si Berkeley parvient à rassembler quelques partisans. Il faut surtout qu'on vous sauve. Vous vivant, tout n'est pas perdu pour l'Angleterre.

Édouard enfle l'habit de moine et se dirige vers la porte.

ÉDOUARD

Adieu, Edmond ! Dieu te sauve. Tu es plus fou que moi.

La porte s'ouvre. Entrent Baldock, Gurney, Matrevis et deux soldats.

BALDOCK

Majesté, vous voilà revenu à de meilleurs sentiments à l'égard de la religion.

A Kent.

Vous nous avez crus bien naïfs, Monseigneur. Nous vous suivons depuis Londres. Le comte Mortimer n'entretenait aucun doute sur vos intentions. La trahison de Berkeley est découverte. Lui et vous avez signé votre arrêt de mort. Soldats ! Emmenez cet homme. Respectez-le : c'est l'oncle du Roi. Vive le Roi, que diable ! Vive le Roi !

Sortent Baldock, Kent, et les soldats.

GURNEY

Édouard ! Tu voulais me fausser compagnie ? Tu ne m'aimes pas ?

ÉDOUARD

Tu rêves. Je voulais changer de vêtements.

GURNEY

Tu vas payer cher, pour cette soutane propre.

ÉDOUARD

J'ai soif ! Je veux de l'eau.

MATREVIS

Tiens ! Voilà de l'eau !

Il prend de la boue dans la fosse.

Je vais laver ta sale gueule souillée par le vice. Voilà de l'eau. Lave-toi !

Il le couvre de boue.

Veux-tu que je te lave les couilles aussi ?

Il le frappe.

Voilà pour ta soutane propre ! Tiens, roi pourri, c'est ta couronne ! Ordure ! Petite putain monstrueuse ! C'est comme ça qu'il te faisait jouir, ton homme ?

ÉDOUARD

Vous n'y arriverez pas. Vous n'arriverez pas à me détruire. Je ne pleurerai pas. Je ne vais pas devenir fou. Je peux tenir des années encore. S'il veut se débarrasser de moi, il faut qu'il me tue. Je ne lui laisserai pas d'autre solution.

19. Une chambre du Palais. Mortimer est couché avec la Reine.

MORTIMER

Mon poignard ! Il veut me prendre mon poignard ! Il veut me couper la tête ! Je suis certain qu'il est en train d'organiser un complot contre moi. Il en a toujours voulu à ma tête. Il n'a cessé de me poursuivre avec une rage incompréhensible. Il veut que je meure de sa main. Il veut que je meure dans ses bras. Isabelle ! Nous n'aurons jamais un moment de répit tant qu'il sera vivant. Il faut qu'il meure ! Je veux qu'on le torture jusqu'à la mort, je veux qu'il pousse un cri qu'on entende jusqu'à Londres, et qu'avec ce cri s'échappent de son corps toutes les forces maléfiques accumulées dans son sein. Le royaume ne connaîtra aucun repos tant qu'il sera vivant, même au plus profond d'un cachot, même oublié de tous. Il est doué d'une force surnaturelle, il a couché avec le diable. Il n'a pas pu faire passer pendant des années un tel vent de folie sur l'Angleterre sans être doué d'une force mystérieuse, démoniaque. Rappelle-toi, Isabelle : tous lui vouaient un respect terrifié, mais intouchable. On l'aimait, malgré soi, et il

pouvait impunément faire parader ses amoureux à la barbe de la noblesse. Il suffit qu'il réapparaisse n'importe où, et des forces vont se lever, une fois encore, pour lui porter secours. Il faut qu'il meure, Isabelle. Ton fils sera couronné demain. Je ne veux pas qu'il survive à ce couronnement. Qu'on fasse venir Baldock ! Je me fous de l'heure qu'il est. L'Angleterre ne peut plus attendre. La vie de ce démon est plantée sur le sein de l'Angleterre comme un poignard empoisonné. Nous vivrons en paix bientôt, Isabelle. Plus rien ne va s'opposer au bonheur du royaume. Mais sa vie est un cauchemar sorti de notre sommeil, qui plane sur mon pays et rend l'air irrespirable.

Entre Baldock.

Baldock ! Fais venir ici même un de ces assassins que tu tiens toujours à tes côtés. Choisis le plus monstrueux, le plus insensé, le plus fanatique. Je veux qu'il ait du sang séché sur tout le corps. Je veux un homme habité par la frénésie de tuer, obsédé par l'idée de la mort des autres, un homme secoué par un râle de plaisir chaque fois qu'il égorge une bête ou un enfant. Va-t'en ! Reviens vite ! Un homme comme toi ne sert à rien s'il ne tient pas à ma disposition, jour et nuit, des contingents d'incendiaires, des milliers de bourreaux prêts à se damner pour un seul de mes sourires, prêts à ruer dans les brancards de la mort pour que je leur caresse les cheveux.

Baldock sort.

Le prince habite trop loin de nous dans ce palais ! Il peut être soumis à toutes les influences, il peut être l'objet de toutes les manœuvres et nous n'en saurons rien ! Isabelle ! Tu es folle de laisser ton fils aussi loin de toi. Qu'on fasse venir le prince ! Il dormira dans cette chambre pour ce soir au moins. Demain nous lui ferons aménager un appartement tout près du nôtre. Demain il sera Roi d'Angleterre et les partisans du Roi déchu essaieront de le gagner à leur cause. Qu'on fasse venir le prince ! Il dormira avec sa mère. Moi, je ne veux plus dormir cette nuit. Il faut veiller sur le royaume. Il ne faut plus fermer l'œil tant que la moindre lueur de vie flotte dans le corps du monstre. Je ferai brûler son cadavre, et je ferai jeter les cendres hors de mon pays.

Entrent Baldock et Lightborn.

Voici l'instrument de la paix qui va régner sur l'Angleterre. Tu peux partir, Baldock. Je veux rester seul avec ce monsieur.

Baldock sort.

Viens, petit, je vais te faire des confidences amoureuses. Je vais t'apprendre une manière de tuer qui dépasse en horreur tout ce que tu as pus imaginer dans tes plus beaux rêves. Il faut allonger le condamné sur le ventre, lui écarter les jambes et l'immobiliser avec des cordes. Tu peux le mettre sur une table, ou sur un lit. Mais sur une table c'est mieux, pour qu'il soit plus haut. Il faut prendre une corne de bœuf, coupée au bout, et la plonger entre les jambes du condamné, tu comprends, dans l'anus, comme si tu l'empalais avec un entonnoir. N'aie pas peur, ça ne lui fera pas mal, il a l'habitude. Ça lui fera peut-être même plaisir. Et puis, il faut prendre un fer que tu auras fait rougir dans le feu. Il faut faire glisser le fer rouge dans la corne, et le faire pénétrer dans les entrailles, lui brûler les tripes, lui déchirer le ventre, mais par le dedans, sans laisser de traces. Il va hurler, et son cri te rentrera dans la gorge et dans la poitrine comme une bénédiction de Dieu. Peut-être verras-tu de mauvais esprits s'échapper de son corps, par la bouche, par le nez, ou par la corne que tu tiendras entre tes mains. N'aie pas peur. C'est le diable qui les rappellera à lui. Va, petit. Baldock va te conduire à un prisonnier qui a grand besoin d'être purifié par tes soins.

Il lui donne l'accolade. Lightborn sort.

Je veux que ce cri parvienne jusqu'à Londres, et que l'Angleterre tout entière reste frappée de stupeur et d'effroi. Où est le prince ? Qu'on fasse venir le prince ! Je veux qu'il dorme dans cette chambre ce soir. C'est un chancre que nous allons arracher de la face du royaume, Isabelle. Il a troublé l'ordre de la nature et l'harmonie du monde. Il était un outrage à la toute-puissance de Dieu, qui ne peut pas vouloir que de telles créatures perturbent son dessein. Nous allons extirper le mal et la maladie du corps de la terre. Mon pays va se réconcilier avec le Créateur.

20. Le Palais. La grande salle des cérémonies. Mortimer, Isabelle, Baldock, le prince Édouard, la Nièce, Canterbury. Quelques nobles.

CANTERBURY

Longue vie au Roi Édouard III, roi d'Angleterre et souverain d'Irlande par la grâce de Dieu !

TOUS

Longue vie au Roi d'Angleterre !

ISABELLE

Messeigneurs, le Roi mon fils est trop jeune pour tenir entre se frères mains le gouvernement de notre pays. Le comte Roger Mortimer, Lord Protecteur du Royaume, saura le guider de ses conseils. Puisse l'Angleterre renouer ainsi avec la grandeur de son destin.

MORTIMER

Sire, puissiez-vous ne jamais oublier que vous êtes roi désormais d'un puissant pays, que Dieu a longtemps honoré de ses faveurs. Tous vos sujets regardent votre couronnement comme un jour béni, une promesse de bonheur, la fin d'un long cauchemar. Peut-être votre jeune âge vous incite-t-il à ne voir dans la dignité à laquelle vous vous trouvez élevé que la gloire qu'elle confère et les facilités qu'elle procure. Apprenez, Majesté, qu'un roi n'est grand que s'il se conforme à la grandeur de sa tâche. C'est lui qui donne la mesure de sa gloire. Il peut l'accomplir, s'il agit comme Dieu l'a voulu en lui octroyant l'honneur infini de porter la couronne. Il peut la perdre aussi, comme l'Angleterre vient, pour son malheur, d'en supporter le sinistre exemple. Le royaume attend de vous que vous appreniez à le conduire selon ce qu'il est dans sa nature, car les puissances du mal ne renonceront jamais à vous assaillir, et à ouvrir devant vous les voies séduisantes que le démon a tracées.

ÉDOUARD III

C'est à vous, Lord Protecteur, qu'il revient de nous enseigner comment échapper à de telles tentations. Nous mettons notre espoir dans votre grande sagesse.

MORTIMER

Dieu me donne la force d'être digne de cette lourde tâche. Votre apprentissage sera long, Majesté. L'Angleterre est malade, et vous portez le fardeau d'un héritage bien lourd.

ÉDOUARD III

N'ayez crainte, Lord Protecteur. Le Roi que Dieu vient de donner à l'Angleterre est studieux et patient.

MORTIMER

Voici Baldock, qui sera votre ami et votre conseiller privé. Instruisez-vous auprès de lui de tout ce qu'un homme accompli doit savoir.

Et n'hésitez pas à vous enquérir auprès de moi de tout ce qu'un roi doit apprendre.

ÉDOUARD III

Pourquoi notre oncle, le comte Edmond de Kent, est-il absent de cette cérémonie ?

ISABELLE

Allons, Édouard, oubliez votre oncle. Vous êtes trop jeune encore.

MORTIMER

Majesté, nous devons vous faire connaître, à son propos, de bien tristes nouvelles. Le comte de Kent s'est rendu coupable d'un crime de haute trahison. Il a été fait prisonnier et conduit à la Tour. Baldock, apprenez au Roi ce qui est arrivé ensuite.

BALDOCK

Le comte de Kent a tenté de s'enfuir de la forteresse. Il y bénéficiait de faveurs exceptionnelles, en raison de son rang et de son degré de parenté avec Votre Majesté. Il a voulu utiliser une de ces faveurs pour tromper la vigilance de ses gardes. Nos soldats, comme c'était leur devoir, se sont opposés à sa fuite. Ils ont tenté de le dissuader, mais votre oncle fut saisi d'une grande rage. Un combat s'est ensuivi, où trois d'entre eux ont été tués. Le comte de Kent y a trouvé la mort.

ÉDOUARD III

C'est bien. Que les hommes de la garde soient félicités pour leur courage. Où est mon père ?

ISABELLE

Édouard !

ÉDOUARD III

Je voudrais savoir où est mon père, quel est son sort, et ce qu'il fait.

MORTIMER

Édouard vit dans un château du nord de l'Angleterre. Il est l'hôte d'un baron, un seigneur de haute naissance, que son rang et sa réputation désignent pour cette mission difficile. Quelques uns de nos serviteurs les plus zélés assurent sa garde. Baldock lui a rendu visite il y a peu de temps. Baldock, dites au Roi ce que vous avez vu.

BALDOCK

Le faut-il vraiment, Monseigneur ? Édouard est malade. Sa raison s'égare, et son corps s'affaiblit. Il semble revenu au premier âge de son enfance. Deux célèbres médecins se sont rendus à son chevet, et ont déclaré que sa maladie n'était pas de leur compétence. Un prêtre s'entretient avec lui tous les jours.

ÉDOUARD III

C'est bien. Que ce prêtre et ces médecins soient largement récompensés pour le soin qu'ils prennent de mon père.

MORTIMER

Votre Majesté a-t-elle d'autres préoccupations à nous faire connaître ?

ÉDOUARD III

Non. C'est bien. Je suis un peu fatigué.

CANTERBURY

Retirons-nous, Messieurs. La cérémonie est terminée. Longue vie au Roi d'Angleterre !

Sortent Canterbury et les nobles.

MORTIMER

Baldock, prenez soin de Sa Majesté. Enseignez-lui ce que nous sommes convenus de lui apprendre, et tout ce qui vous paraîtra nécessaire pour en faire un homme digne de la couronne qu'il porte désormais. Venez, Isabelle.

Sortent Mortimer et Isabelle.

BALDOCK

Savez-vous votre âge, Majesté ?

ÉDOUARD III

Quinze ans.

BALDOCK

Quinze ans ! Vous n'avez pas encore couché dans le lit d'une femme, je suppose ?

ÉDOUARD III

Non.

BALDOCK

Vous devez en avoir envie ?

ÉDOUARD III

Pourquoi ?

BALDOCK

Un roi d'Angleterre ne peut pas rester un enfant. Avez-vous entendu ? Le Lord Protecteur m'a demandé de faire de vous un homme digne de votre tâche. C'est-à-dire, d'abord, de faire de vous un homme. Que pensez-vous de votre cousine, Majesté ? Regardez-la. On dirait une corbeille pleine de fruits, oubliée sur une table après un festin, et à laquelle personne n'a touché. Elle est jolie, ma foi, pour son âge. Elle est un peu triste, aussi. Personne ne lui parle. Plus personne ne lui parle depuis qu'elle a eu le malheur d'être la fiancée de Gaveston. Ah, c'est un bien triste cadeau que son oncle lui a fait là. Plus personne ne voudra l'épouser, parce qu'elle a été promise à ce pestiféré. Le mariage ne fut même pas prononcé. Gaveston n'a jamais pu porter la main sur elle. Rassurez-vous, Majesté, sa pureté reste sans tache. Mais le nom de Gaveston est tombé sur elle comme un opprobre indélébile. Aucun homme de la noblesse ne voudra plus jamais de celle que Gaveston aurait pu épouser. C'était l'amant de votre père, ne l'oubliez pas. Et qu'il ait pu porter ses regards sur cette jeune fille semble l'avoir condamnée, elle, à recevoir pour l'éternité la marque de ce monstre. A peine pourra-t-elle finir ses jours dans un couvent. Ne trouvez-vous pas déplorable, Majesté, qu'une beauté aussi fraîche doive vieillir peu à peu, puis mourir un jour sans avoir jamais reçu de quiconque un peu de plaisir ? C'est l'œuvre d'un chrétien que de la prendre dans ses bras. Elle n'a pas beaucoup de raison. Son jeune esprit s'est brisé. Peut-être Gaveston, le bâtard magnifique enfanté par le diable, a-t-il su embraser son cœur fragile de cette folie du désir qui avait fait perdre la tête à votre père, Majesté. Elle est tombée depuis lors dans une sorte d'hébétude. Peut-être saurez-vous la réveiller ? Vos jeunes corps semblent faits pour se confondre. Prenez-la dans vos bras. Elle n'entend rien, elle ne sent rien, c'est Dieu qui vous envoie pour la sauver. Déchirez sa robe de fête. Dévorez sa bouche et son cœur. Extirpez de son cœur insensé le secret des entrailles de la terre ! Faites jaillir au moins de sa bouche muette le sombre cri de joie d'une femme qui va jouir.

En parlant, il s'est approché d'elle. Il l'a prise dans ses bras. Plus grand, il l'a couverte de son corps. Sous lui, elle s'est un peu cambrée, courbée en arrière. Il s'immobilise un moment, et tombe à ses pieds, raide, sans un cri. Elle, debout, tient à deux mains, contre son ventre, une longue lame très fine. Silence. Les deux enfants se regardent et se sourient.

21. Les caves de Killingsworth. On peut imaginer que la scène se passe dans une sorte de lieu intermédiaire entre la fosse d'égout où le Roi est tenu prisonnier, et une sorte de sanctuaire, apprêté, purifié pour l'accomplissement du meurtre. Gurney et Matrevis sont couchés sur des grabats. Ils essaient de dormir.

MATREVIS

Gurney !

GURNEY

Qu'est-ce que c'est ?

MATREVIS

Je ne peux pas me coucher à côté de toi, Gurney ?

GURNEY

Fous-moi la paix.

MATREVIS

Oh, il n'y a pas de mal ! Ça fait des semaines que nous restons ici à moisir. Ta femme ne te manque pas, Gurney ? Je peux la remplacer, tu sais.

GURNEY

Laisse-moi tranquille.

MATREVIS

Le Roi faisait bien ça, lui aussi.

GURNEY

C'était le Roi. Les rois peuvent faire l'amour comme ils veulent. Pas nous.

Silence.

MATREVIS

Gurney !

GURNEY

Qu'est-ce qu'il y a ?

MATREVIS

Qu'est-ce qu'il fait, ce type que Baldock nous a amenés la semaine dernière ? Ça fait plus de huit jours qu'il est là.

GURNEY

J'en sais rien.

MATREVIS

Je croyais qu'il devait assassiner le Roi. Il n'a pas l'air de se décider. Il ne sort pas de sa chambre, là-haut.

GURNEY

Il passe ses journées à dire des prières. Il dit qu'il doit purifier son âme et rassembler ses forces.

MATREVIS

Il est bizarre, tu ne trouves pas ?

GURNEY

Oh, il fait son travail comme il veut. C'est son affaire.

Silence.

MATREVIS

Gurney !

GURNEY

Tu ne veux pas essayer de dormir, un peu ?

MATREVIS

Comment il fait, pour être encore en vie ? Est-ce que tu pourrais rester pendant des semaines dans une fosse d'égout ? L'humidité y est telle que sa poitrine devrait être toute pourrie. Tout à l'heure, j'ai entrouvert la porte pour lui jeter sa nourriture, et j'ai manqué être suffoqué par l'odeur. Il y a des ordures, des cadavres de rats, des excréments qui lui montent

jusqu'aux genoux. Son grabat est trempé dans la boue. Comment peut-il rester vivant ?

GURNEY

J'aurais crevé depuis longtemps. De rage, de haine et de dégoût. Il ne pleure pas, il ne gémit pas. Il ne crie même plus, pour économiser ses forces. Il a assez de forces pour nous écraser tous. C'est un fils du démon.

MATREVIS

Je ne peux pas aller me coucher près de toi, Gurney ? J'en peux plus. Je ne peux plus rester à moisir dans cette cave. J'ai l'impression que je vais crever. L'odeur qui se dégage de cette fosse me donne envie de vomir. Laisse-moi venir coucher près de toi, Gurney.

GURNEY

Viens.

Entre Lightborn.

LIGHTBORN

Je suis prêt. Dieu m'a donné la force d'accomplir ce soir ce qui doit être accompli. Ravivez le feu qui se consume là-haut, dans le sanctuaire. Enfoncez ce fer dans les braises et laissez-le rougir. Allez quérir le Roi et dites-lui que je l'attends.

GURNEY

Faut-il lui dire votre nom ? Il ne vous connaît pas.

LIGHTBORN

Peu importe. Il me reconnaîtra avant de m'avoir connu.

Gurney ouvre la porte qui donne sur la fosse.

GURNEY

Venez, Majesté ! Quelqu'un demande à vous voir. Il dit que vous allez le reconnaître. Il a mis plus d'une semaine pour se préparer à vous rencontrer. Il dit que c'est Dieu qui l'envoie près de vous. Venez, Majesté, c'en est bientôt fini de vos tourments. Montez lentement, ne tombez pas. Vous ne redescendrez plus jamais dans cette fosse. Plus personne n'y redescendra jamais.

Édouard apparaît à la porte.

LIGHTBORN

Majesté, recevez le salut de votre humble serviteur. Je suis venu pour mettre un terme à vos tourments, et c'est Dieu qui m'envoie. Je suis l'instrument de votre rédemption. Dieu m'envoie auprès de vous, et veut vous faire accéder par ma main à ce bonheur infini qu'une âme ne peut même pas concevoir en rêve, à cette jouissance éternelle dont toutes les joies de votre vie n'ont été qu'un simulacre odieux. Venez, Majesté, c'est l'heure de la grande tendresse, de la paix du corps et de l'âme. Venez avec moi.

ÉDOUARD

Quelle est cette majesté que l'on m'accorde à nouveau ? Suis-je le Roi de ce petit univers plein de boue ? Suis-je le souverain de la fange qui m'a pénétré la chair et les os ? J'ouvre les yeux avec peine. Je te vois. Ton visage rayonne d'un éclat qui passe les limites de la nature. C'est la lumière du soleil qui sort de ta bouche et de tes yeux. Pourquoi Mortimer m'a-t-il envoyé un assassin si jeune et si beau ? Est-ce une dernière injure ? Je sais. Il veut me dire que je vais mourir comme j'ai vécu, que j'ai vécu pour la beauté et que je vais mourir par elle. Que c'est ma vie qui m'a conduit à la mort que je vais connaître. Il se trompe, petit. Il s'est trompé encore une fois. Mortimer a rêvé de me voir accepter le suicide, et il n'y a pas réussi. Maintenant il croit que je vais me précipiter en riant dans les bras de la mort parce qu'elle se présente avec une petite gueule d'assassin qui ressemble à Gaveston. Pauvre petit illuminé ! Elle est foutue, ta grande cérémonie. Il n'y aura pas de meurtre rituel. Il faudra que vous me traîniez de force. Tu n'avais pas prévu ça, hein, bouffon ? Tu n'es pas un oracle, tu vas devoir faire ta sale besogne de petit assassin sordide ! Je ne veux pas de répit. Je ne veux pas de tendresse. Je préfère la boue et les rats. Je ne peux pas mourir. Je ne vais pas mourir. Il y a en moi une force qui ignore la mort. Je suis vivant pour l'éternité. Je suis vivant, Mortimer ! Je suis vivant !

Lightborn, Gurney, Matrevis l'emmènent de force dans le sanctuaire. Il se débat et se démène comme un diable. Matrevis et Gurney restent un moment dans le sanctuaire, puis reviennent en fermant la porte. Ils suent et tremblent.

GURNEY

Allez, que ça finisse vite. Qu'on l'entende hurler et que ce soit fini. Je n'en peux plus, c'est moi qui vais devenir fou bientôt. Je veux m'en aller. C'est l'enfer. Qu'on entende ce cri et que je m'en aille. Va-t-il hurler, nom de Dieu ? Je ne supporte pas ce silence. Un cri, mon Dieu, un cri et que ce cauchemar se finisse.

Silence. Lightborn paraît dans l'encadrement de la porte. Il fait quelques pas en titubant dans la salle, et tombe à terre. Il hurle et se tord sur le sol, pris de spasmes et de convulsions.

GURNEY

Assez ! Assez !

Gurney se jette sur lui et le crible de coups de poignard, et hurle, et pleure, follement.

23. Le parc du Palais. Une lumière incendiaire y flamboie. Les nobles sont réunis autour d'Édouard III, couronné.

ÉDOUARD III

Qu'on fasse venir ici le cercueil de mon père ! Mortimer, je ne suis pas arrivé assez tôt pour sauver sa vie, mais je suis arrivé assez tôt pour sauver son corps de tes mains qui voulaient le détruire et le disséminer. A genoux, Mortimer, à genoux devant ce cadavre ! Baise les pieds de mon père avec le respect infini que tu dois à ton Roi et à ta victime. Ceux qui ont trempé les mains dans le sang d'Édouard vont périr de la main d'Édouard. Mortimer, je ne refermerai pas ce cercueil avant d'avoir montré à mon père la tête arrachée de ton cadavre maudit. A genoux, Isabelle, femme parjure, indigne de l'amour qu'il t'a porté, à genoux devant le corps de mon père ! Je veux t'oublier. Je ne veux plus savoir que tu existes, puisque je n'oserai pas te châtier pour tous les serments que tu as piétinés. Va mourir dans un couvent dont j'ignorerai le nom, va mourir de chagrin, ma mère, pour avoir couvert son assassinat de tes mensonges et de ta beauté. A genoux, vous tous, nobles et barons de ce pays, vermines, cafards puants, charognes immondes ! A genoux devant le Roi d'Angleterre !

Il pose la couronne dans le cercueil.

C'est la paix que vous appeliez de vos désirs, c'est pour vivre en paix que vous avez tué mon père, et c'est la guerre avec moi qui est montée sur le trône ! Tremblez, nobles du royaume. L'Angleterre est maudite ! La peur va s'emparer de vos femmes et envahir vos châteaux ! Vous ne dormirez plus en paix sur votre crime. Voici qu'arrive le règne le plus sanglant.

Été 1974